

JOURNAL HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE

CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

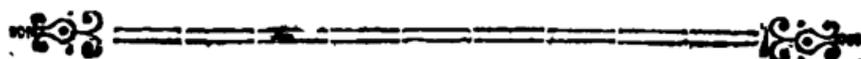
DEDIÉ AU ROI

JUILLET 17

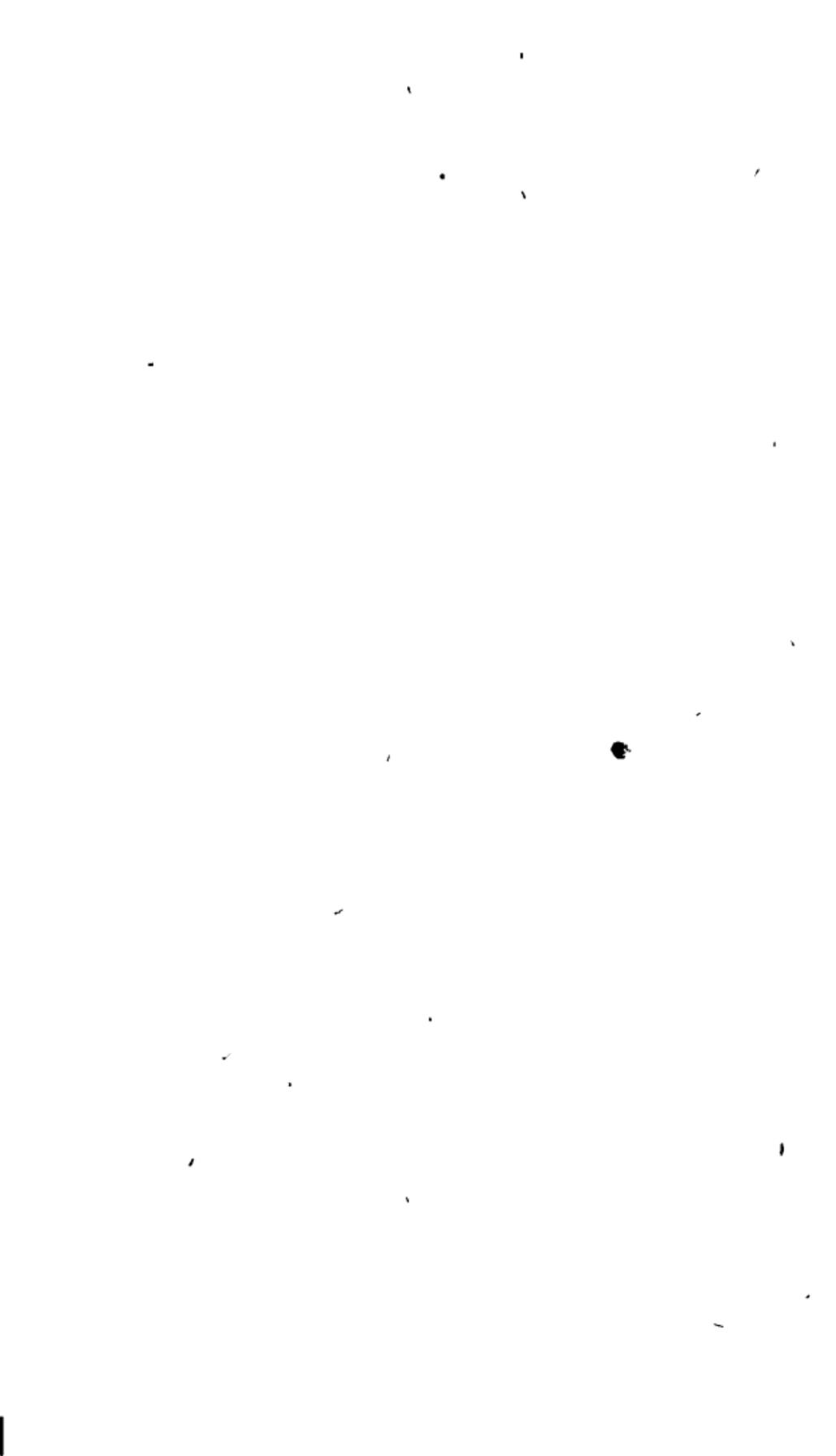


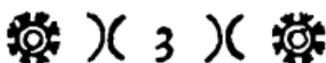
NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C. LIII.





JOURNAL HELVETIQUE,

JUILLET 1753.



REMARQUES

Sur le Psaume XXII.

LE Psaume XXII. est sans contredit un des plus intéressans & des plus respectables : 1°. Par son contenu ; vû qu'il renferme des Prédications très détaillées des souffrances du Messie : 2°. Par l'étonnante conformité de ces Prédications avec l'événement ; puis que dans le récit que les Evangelistes nous font de ces souffrances, plusieurs de leurs expressions sont précisément les mêmes que celles de ce Psaume ; en sorte que, n'étoit le caractère de simplicité & de candeur qu'on leur fait, & qu'on se deshonoreroit même de vouloir leur contester, on seroit tenté de croire, qu'en écrivant ils l'avoient devant les yeux, & qu'ils n'ont fait que les copier mot à mot : 3°. Par la

consécration que nôtre Seigneur lui même semble avoir faite de ce Psaume sur le pied d'une Prophétie qui le concernoit, en prononçant sur la Croix ces touchantes paroles, qui en font le commencement : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as tu abandonné ?*

Il est donc facheux que ce Psaume soit un de ceux où l'on a le plus mal réussi, dans la Version en Vers, qui s'en est faite à l'usage du Service public de nos Eglises. C'est dequoi il n'est point de Lecteur qui ne convienne aussi-tôt, s'il réfléchit sur ce double genre de critiques, que présente manifestement cette Version : 1°. La confusion & le désordre des pensées : 2°. Diverses expressions très déplacées dans la bouche de nôtre Seigneur, qui est censé y parler, & dont quelques unes font même tout à fait indignes de lui & de l'adorable caractère, qu'il a démontré si constamment pendant toute sa vie, & sur tout dans ses derniers momens.

Je dis, 1°. La confusion & le désordre des pensées. En éfet ces Vers de la fin du *ŷ* 3. & le *ŷ* 4.

*Moi, tel qu'un Ver que pour rien l'on ne compte,
 Bien moins qu'un Home, & des Homes la honte ;
 Je ne sers plus que de Fable & de Conte ,
 Au Peuple bas.*

*Chacun qui voit , Seigneur , que tu m'abas ,
Rit de ma peine , & ne s'en cache pas ;
Me montre au doigt , m'insulte à chaque pas ,
Branlant la tête.*

*C'est , disent-ils , c'est à Dieu qu'il s'arrête ;
Il fait à Dieu requête sur requête :
Que son Dieu donc un prompt secours lui prête ,
S'il l'aime tant.*

Ces Vers , dis-je , ne nous présentent ils pas le Messie , dans l'état où l'on vit nôtre Seigneur à la Croix ? Au moins est il vrai que ce fut dans le tems qu'il étoit déjà cloué & élevé sur la Croix , qu'on vit s'accomplir , selon le récit des Evangelistes , ce qui est énoncé dans ces Vers. Quelle surprise n'est ce donc pas , pour tout Lecteur qui réfléchit , de se le voir ensuite présenté dans le V. 6. come s'il étoit encore dans le Jardin de Gethsémanié , lors que ses Ennemis vinrent pour se saisir de lui :

*De gros Taureaux de la plus forte race ,
Viennent sur moi , pleins d'une aveugle audace ,
Me menaçant.*

On me répondra peut-être , que quoi que ce que j'ai cité ci-dessus des Versets 3. & 4. ait eu , selon la narration des Evangelistes son accomplissement le plus marqué , lors que nôtre Seigneur étoit à la Croix , rien n'empêche qu'on ne puisse le regarder come

ayant déjà eu un précédent accomplissement, lors qu'on conduisit nôtre Seigneur publiquement à travers les Ruës de Jérusalem, de la Maison de Caïphe chez Pilate; d'ici chez Hérode; & d'ici encore ramené chez Pilate, où il fût enfin si cruellement fouetté & exposé aux moqueries des Soldats Romains & de la Populace Juive, à qui on le présenta dans l'équipage d'un Roi ridiculisé. Déjà alors, le voyant ainsi le jouët de ses Ennemis, ils ne purent que se dire en eux-mêmes, & que dire même à haute voix, que tout ce qui s'étoit débité sur la Puissance extraordinaire & divine de ses prétendus Miracles, n'étoit que de pures fables; puis qu'au lieu de cette prétendue Puissance, on ne voïoit en lui, lors qu'il s'agissoit de lui personnellement, que foiblesse & qu'impuissance, l'impuissance de l'Homme le plus chétif, & un délaissement entier de ce Dieu, dont il s'étoit si souvent vanté d'être le Fils.

J'écoute cette réponse & l'adopte. Mais ne restera-t-il pas toujours vrai, que toutes ces dérisions & ces insultes ont été postérieures à sa faïsie, & qu'ainsi le Lecteur ne peut qu'être très désagréablement étoné de lire ce que j'ai cité du v. 6. ensuite de ce qu'il a lû dans les v. 3. & 4.

Mais pour citer un exemple plus incontestable

testable encore, & tout à fait sans réplique, de la confusion de ce Psaume, dans notre Version en Vers, disconvientra-t-on que ces paroles du v. 8.

*Mon Corps n'est plus qu'un Squelette séché ;
J'ai le palais à la langue attaché ;
Me voilà prêt d'être au Tombeau couché,*

ne se rapportent à l'état de notre Seigneur, non seulement lors qu'il étoit sur la Croix, mais même lors qu'il y eut été une couple d'heures, & tout à fait sur sa fin & près d'expirer ? Quelle violente secousse ne doit donc pas causer, à l'esprit & à l'attention du Lecteur, ce Vers qui suit immédiatement, où on lui fait faire un si étrange saut en arrière, du Calvaire à Gethsémané,

Des Chiens cruels s'ameutent pour me prendre,

pour le faire ensuite revenir tout à coup de Gethsémané sur le Calvaire, par ces autres paroles, qui suivent encore immédiatement ?

*Des furieux m'osent percer & fendre
Et pieds & mains.*

Mais, me dira-t-on ; toutes ces Critiques doivent tomber autant sur le Texte sacré, que sur la Version de nos Psaumes ; & c'est être bien hardi d'oser ainsi gloser sur des Ecrits divinement inspirés.

A cela je répons deux choses; & come en pareils cas nombre de gens n'entendent guères raison, je les prie de vouloir bien m'écouter avec autant de tranquillité & d'impartialité que je leur en montre dans mon objection, puis que je me la fais moi même. Je dis donc 1°. que supposé que ma Critique portât un peu sur le Texte, soit dans les exemples que j'ai cités; soit dans quelques autres endroits de ce Psaume, on doit, ce me semble, mettre une grande différence entre les Ecrits de ces premiers âges du Monde, & ceux de nôtre Siècle, où le goût, en fait d'ordre & de méthode, se perfectionne de plus en plus. Je crois donc, que non seulement il est permis, à tout Traducteur, soit d'une Langue en une autre, soit de la Prose en Vers, mais qu'il est même de son devoir, & que c'est par là, en bonne partie, qu'il fait voir son habileté, de faire de petites corrections à son Original, soit par de petites transpositions, soit par de petits adoucissimens, dans ce qui lui paroît le demander come nécessairement.

Mais je nie, & c'est ma seconde & principale réponse, je nie, que le Texte donne lieu à ces petites corrections & transpositions dont je parle. Car si on confronte ce Psaume en Vers, avec le Texte de nos Bibles, on

On verra clairement, que tout ce désordre dont j'ai parlé n'est que dans la Version en Vers, & que le Texte en est tout à fait exempt. Effectivement, si ces Vers, que j'ai cité ci-dessus, du v. 6.

*De gros Taureaux de la plus forte race
Viennent sur moi, pleins d'une aveugle audace,
Me menaçant :*

Et plus bas, du v. 8.

Des Chiens cruels s'ameutent pour me prendre ,

Si, dis-je, ces Vers se rapportent évidemment à la faisie de notre Seigneur dans le Jardin; ce qui est des plus déplacé, après qu'on l'a déjà représenté cloüé & élevé sur la Croix; il n'en est pas de même de ce qu'on lit dans le Texte, & dont ces Vers doivent être la reddition. *Plusieurs Taureaux*, y est il dit, *m'ont environé*. Et plus bas: *Des Chiens m'ont environé, & une assemblée de gens mâlins m'a entouré*; ce qui, à la suite de ce qui précède, peut & doit naturellement s'entendre des Ennemis de notre Seigneur, *Sacrificateurs, Scribes & Sénateurs*, non se saisissant de lui, mais environant sa Croix, lui insultant au milieu de ses cruelles souffrances, & s'en repaissant de la façon la plus barbare, come les Evangelistes nous le rapportent. Sur ce pied là le Texte n'a du tout point
cette

cette confusion & ce désordre de notre Version, & tout s'y fait fort naturellement.

II. Un second genre de critiques sur la Version en Vers de ce Psaume, ce sont nombre d'expressions très déplacées, & qu'on met gratuitement dans la bouche du Messie; expressions dont quelques unes sont même tout à fait indignes de notre Seigneur, & contraires à son aimable & adorable caractère.

D'abord, dès l'entrée du Psaume, après avoir mis dans la bouche du Messie, d'après le Texte, cette si touchante plainte,

*Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as tu laissé,
Loin de secours :*

Les paroles suivantes expliquent ce délaissement par des *ennuis* :

De mille ennuis pressé.

Idée, qui n'est absolument point dans le Texte; idée si foible, qu'on ne manqueroit point, & qu'on pourroit même se croire obligé, de tancer un Enfant, qui, *s'ennuisant*, quelque extrême que pût être son ennui, s'écrieroit pour cela que Dieu l'a abandonné, & oseroit même lui en adresser directement la plainte; Idée, de plus, tout à fait étrangère à ce que dût éprouver notre Seigneur, dès son agonie dans le Jardin, jusqu'au moment de sa mort; car
tout

tout ce tems là fût pour lui une succession si continuelle & si variée d'événemens & de circonstances toujourns nouvelles, que jamais il n'y eut moins lieu à ce qu'on nomme proprement *ennui*. Combien donc n'est ce pas afoiblir & même dénaturer entièrement ses terribles & si diverses souffrances, que de les présenter sous cette idée ?

J'en dis autant du mot de *disgrace*, au milieu du v. 6 ; de celui de *menacer*, qui est à la fin de ce même Verset ; de celui de *languissant*, du Vers suivant ; & de ces mots, *mon Cœur fâché*, par où finit le v. 7. Que diroit on en éfet d'un pauvre malheureux étendu sur la roüe, qui traiteroit sa situation de *disgracieuse*, de *languueur*, de *fâcherie* ? A moins que de suposer qu'il s'énonce dans une Langue qui lui seroit à peu près étrangère, ne le regarderoit on pas come un Stoïque fanfaron ; & si c'étoit un Ecrivain qui fit une telle description, ne la rangeroit on pas justement avec les productions d'un certain Traducteur du Prince des Poètes Latins ?

Qu'on compare en tout cela les Vers avec le Texte, on verra qu'au lieu de *disgrace*, il y a *détresse* ; terme très vif & très énergique ; que tout dans le Texte présente de terribles réalités, & non de simples *menaces* ; qu'au lieu de *languissant*,
qui

qui n'est point dans le Texte, le mot *expirant*, qui auroit fait également le Vers, convenoit fort bien; & qu'au lieu de *Cœur fâché*, il est dit, que *son Cœur se fondoit au dedans de lui come de la Cire*; expression tout à la fois naturelle, vive & des plus touchantes.

Au Verset 8. on fait dire au Messie, qu'il est prêt à être couché au Tombeau & *réduit en cendres*. Est-ce ainsi qu'à dû parler Nôtre Seigneur, lui qui avoit si positivement prédit sa Resurrection, au troisième jour après sa mort; & qui, indépendamment de ce que lui disoit là dessus le Psaume XVI. favoit si bien, que *Dieu ne le laisseroit point dans le Sépulcre*, & que jamais il ne permettroit que *son Bien-aimé sentit la corruption*. Aussi cette *réduction en cendres* n'est elle point dans le Texte: Il y a simplement, *Tu m'as mis dans la poussière de la mort*; ce qui ne veut dire autre chose, sinon, *Tu m'as fait descendre dans le Tombeau, dans ce Lieu où les Homes sont réduits en poudre*. Voilà par exemple un de ces petits adoucimens à apporter, à des expressions de l'Original trop fortes en aparence, au lieu de les renforcer encore d'avantage si mal à propos.

Dans les Vers, qui suivent,

*Des Chiens cruels s'ameutent pour me prendre ;
Leur nombre est grand; qui pourroit s'en défendre ?*

on

on présente le Messie come un Homme des plus ordinaires, foible, éperdu, sans ressource, étoné & surmonté à la vue de ses Ennemis. Cela s'acorde-t-il bien avec ce que nous dit nôtre Seigneur, que *personne ne lui ôtoit la vie; qu'il la perdoit librement*; avec cette tranquille fermeté de la réponse qu'il fit à *Pilate* lui même, à son propre Juge: *Tu n'aurois aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avoit été donné d'enhaut*; avec ce qu'il dit à *Pierre*, qu'il auroit pû, s'il l'eut voulu, demander pour sa défense *plusieurs Légions d'Anges*; sur tout, cela s'acorde-t-il avec cette admirable intrépidité & supériorité qu'il fit voir, en allant lui même à la rencontre de ses Ennemis, & les terrassant par ce seul mot, *C'est moi*. Aussi n'y a-t-il rien non plus dans le Texte, qui présente le Messie sous cette idée pusillanime.

Dans ce qui suit,

*Des furieux m'osent percer & fendre
Et pieds & mains,*

on voit bien que *fendre*, qui n'est point dans le Texte, n'est mis là que pour rimer avec *défendre*, du Vers précédent; ce qui fait ici d'autant plus mal, qu'une personne à qui on *fendrait pieds & mains*, seroit à peu près par cela même mis hors d'état d'être élevé & suspendu à la Croix.

Dans le dernier Vers du Verfët 10. le mot *enragé*, qui n'est point dans le Texte, a encore été mis là pour rimer avec *dégagé*. Mais combien ne vaudroit-il pas mieux pécher contre la rime, que de mettre ainsi dans la bouche de nôtre Seigneur des expressions grossières, dures & injurieuses, au moins en nôtre Langue; des expressions qui riment si mal avec son caractère humble, doux & débonaire; avec ce caractère d'Agneau, qui se laissa mener à la tuërie sans ouvrir la bouche.

Je fais la même Critique de ce Vers du V. 11.

Je sois aussi des Licornes vengé.

Rien absolument dans le Texte, qui présente l'idée de *vengeance*; mais il faloit un mot qui rimât avec *assiégé*. Je doute cependant, que parmi tous ceux que présenteroit un *Dictionnaire de rimes* sous celle-ci, il y en ait aucun qui fit naitre un Vers aussi malheureux, pour rien dire de plus. Nôtre Seigneur étoit assurément bien éloigné de tout pareil mouvement de *vengeance*, lui qui, précisément dans ce tems là, prononça ces paroles qui feront à jamais l'admiration de tous les siècles: *Père, pardone leur; ils ne savent ce qu'ils font!*

Je

Je fouhaite que l'échantillon que je viens de doner de l'état de la Version en Vers de *nos Psaumes*, puisse contribuer à ouvrir enfin les yeux à l'Eglise Réformée; qu'il done lieu aux Ames pieuses, aux Ames qui n'estiment pas, que le vrai usage du Chant dans l'Eglise soit d'exercer la poitrine, à force d'élever la voix, ou de se trouver à l'unisson, ou même dans quelque harmonie, avec le reste de l'Assemblée, quant à des tons de musique seulement; qu'il leur done lieu, dis-je, de se demander une bone fois, si l'on n'auroit donc rien de mieux à leur mettre en main que ces Psaumes; si l'Eglise Chrétienne à qui nos Sts. Livres assignent pour une de ses grandes prérogatives les Dons du St. Esprit, doit se trouver réduite à chanter les Cantiques de l'Eglise Judaïque; si les Tems Evangeliques, où chaque Fidèle voit, entend & touche de la main, en plein jour, des choses que des Rois même & des Prophètes, sous l'ancienne Oeconomie, n'ont ni vues ni entendues, ou que du moins ils n'ont vues que de loin, dans l'obscurité de la nuit, sous des ombres, des types & des emblèmes, presqu'inintelligibles au comunt des esprits, avant leur acomplissement; si, dis-je, les Tems Evangeliques, où l'Eglise Chrétienne a reçu la riche réalité de ce dont les anciens Juifs n'ont eü que

que les promesses, ne doivent point faire naître & rétentir au milieu d'elle des *Cantiques nouveaux*, des Cantiques tout autrement instructifs, édifiants, consolans; des Cantiques tout remplis de ces mouvemens de joie, de reconnoissance & d'actions de grâces dont le nouveau Testament nous fournit de si beaux Textes *?

Mais pour faire d'autant mieux sentir encore la défectuosité de nos Psaumes, pour la vraie édification de l'Eglise, j'ose défier ici tous ceux qui pourroient y être le plus attachés, d'en indiquer seulement une douzaine, qu'une Ame pieuse, mais éclairée, puisse lire ou chanter en entier, sans y être arrêtée par nombre d'endroits, où elle est obligée de suspendre l'adhésion de son cœur, ou de substituer un tout autre sens, à celui que présentent naturellement les paroles qu'elle a sous les yeux; soit en appliquant à ses Ennemis spirituels ce qui semble n'être dit que d'Ennemis temporels, & en entendant tout autrement la vengeance & la punition qu'elle leur souhaite; soit en appliquant aux maux de l'Ame, à des afflictions & des adversités spirituelles, ce qui semble n'être dit en plusieurs

* Voyez entr'autres, Jean III. 16. Rom. V. 1. 2. 3. & VIII. 31--40. Ephes. I. 3. I. Pier. I. 3. 4. I. Jean III. 1. 1. Apoc. I. 5. 6. &c.

fleurs de nos Psaumes, que de maladies, d'afflictions, & d'adversités corporelles; sans parler de tant d'autres endroits qui ne peuvent convenir à qui que ce soit, où l'on n'a rien à substituer, & où dès là l'on est obligé de s'arrêter, pour attendre patiemment qu'il se présente quelques paroles auxquelles l'esprit & le cœur puissent se joindre.

Cela étant, paroît-il que le gros des Chrétiens, qui ont ainsi les Psaumes en main, & se font une si grande Religion de les chanter, & de les chanter bien haut, soient gens à ce discernement & à toutes ces substitutions dont je parle; & dès là l'usage & le chant de nos Psaumes, loin de leur être en édification, ne court il pas risque de leur être en piège & en scandale, & cela de la façon la plus funeste, à prendre ce mot de scandale, dans sa vraie signification?

Pour peu qu'il se trouve d'Ames pieuses, qui entrent dans ce que je viens de dire, je ne doute point que Dieu, que le Seigneur Jésus, qui ne sauroient jamais rester en arrière avec leur chère Eglise, ni ne pas répondre à tous ses pieux desirs, & lui accorder tout ce qui peut le mieux concourir à sa nourriture spirituelle, ne suscitent au milieu d'elle, des Poëtes zelés & pieux, des Poëtes plus riches encore en sentimens vraiment

chrétiens, qu'en talens poétiques, qui se fassent une délicate occupation de lui procurer un Recueil de Cantiques Chrétiens, qui égale & surpasse même en nombre, s'il le faut, celui de nos Psaumes.

Et comme il paroît par l'Écriture, que David, non content de composer lui-même des Hymnes sacrés, chargea quelques uns des principaux Lévités de l'aider dans cet ouvrage & d'en composer avec lui, il se pourroit, que Dieu, qui se plaît à agir toujours par les voies les plus naturelles, & qui fait si bien l'ascendant des Rois & des Princes sur les Hommes, mit au cœur de quelque Prince ou Magistrat Réformé, d'exciter & d'encourager des Poètes distingués, tels que je viens de les désigner, à procurer à l'Eglise ce Recueil dont je parle, & d'y disposer les Peuples.

Je dis, *y disposer les Peuples*; car on ne fait malheureusement que trop leur superstitieux entêtement pour tous les usages & eux transmis par leurs Pères, & leur opposition étouffante & qui tient presque de la fureur, contre toute inovation, ou, pour mieux dire, contre toute amélioration, en matière de Religion: Entêtement & opposition dont je n'alléguerai ici d'autre exemple, que celui de plusieurs Réformés eux mêmes,

lors

lors qu'il fut question d'introduire l'usage de la nouvelle Version de nos Psaumes, à la place, de celle qu'en avoient faite, il y a près de deux Siècles, *Marot & De Beze*, laquelle, par le grand changement arrivé à nôtre Langue, étoit devenue presqu'innintelligible, & plus propre à donner lieu à de mauvaises & scandaleuses dérisions, qu'à procurer l'édification: Entêtement & oposition d'autant plus blamables dans des Réformés, que le grand Principe de la Réformatron aiant été l'*Examen*, il semble qu'on devoit en toute rencontre les trouver toujourns disposés à quelque changement que ce fut, lorsque, mûrement examiné, il se trouveroit autorisé par la Raison, l'Écriture Ste. & l'exemple des premiers Chrétiens.

Or, que *la Raison* autorise le changement que je desire, c'est ce que je crois avoir pleinement démontré à tout Esprit qui a de la Raison & qui l'écoute.

Que l'*Écriture Ste.* l'autorise de même, c'est ce que prouvent clairement ces paroles de St. Paul: *Entretenez vous par des Psaumes, des Hymnes & des Cantiques spirituels, chantant & psalmodiant de vôtre cœur au Seigneur* *. Exhortation qu'il répète à peu près mot à mot dans une autre de ses Epitres **.

B 2

Quel-

* Ephes. V. 19. ** Col. III. 16.

Quelqu'un me dira sans doute ici, que ce Passage ne m'est pas fort favorable, au moins quant à l'abrogation de nos Psaumes, puis que St. Paul y parle formellement de *Psaumes*, aussi bien que d'Hymnes & de Cantiques.

A cela je répons d'abord, que le mot *Psaume* n'a point en Grec la même signification particulière & restreinte qu'il a dans notre Langue. En Grec il est tout à fait synonyme à *Hymne* & à *Cantique*, & ne signifie autre chose, qu'une Pièce de Vers faite pour être chantée. C'est ce que démontrent, à ceux mêmes qui n'entendent point le Grec, ces expressions suivantes dans ce même verset, *chantant* & *psalmodiant*; où l'on voit bien que *psalmodiant* ne veut rien dire de plus que *chantant*, & que ces deux mots ne signifient absolument que la même chose. C'est aussi ce que Messieurs de Genève ont fort bien senti, dans leur nouvelle Version du Nouveau Testament, de même que Monsieur *Ostervald*, dans sa révision de la Bible, où à la place de ces paroles, *Quelqu'un a-t-il un Psaume**? c'est ainsi qu'il y a dans le Grec, & que l'avoient rendu nos vieilles Versions, ils ont mis, *Quelqu'un a-t-il un Cantique à chanter*?

J'ajou-

* 1. Cor. XIV. 26.

J'ajouterai cependant, que ma pensée ne seroit du tout point, qu'on suprimat absolument tous nos Psaumes; mais qu'on en fit un triage, que l'on pourroit joindre au Recueil de Cantiques; & si come le dit St. Paul, sur la fin du verset cité ci-dessus, *que tout se fasse pour l'édification**, on ne se propose dans ce triage que l'édification, certainement on les réduira à un petit nombre; encore, come je l'ai déjà dit, y en aura-t-il bien peu qu'on choisisse en entier & sans en supprimer divers versets.

Ces paroles mêmes de St. Paul, *Que tout se fasse pour l'édification*, me fournissent une nouvelle raison en faveur de l'établissement que je propose. Car si, come je l'ai démontré, nos Psaumes sont remplis d'endroits très peu édifiants, pour ne rien dire de plus, & si des Cantiques Chrétiens contribueroient tout autrement à l'édification de l'Eglise, il s'ensuit de ces paroles de St. Paul, qu'on doit les préférer, come étant *d'une plus grande édification*; la plus grande édification étant, & selon St. Paul & selon le Bon sens, tout le but qu'on doit se proposer dans *tout ce qui se fait* dans l'Eglise.

J'ai allégué ci dessus, pour troisiéme autorité, *l'exemple des premiers Chrétiens*. Or

B 3 :

qu'ils

* I. Cor. XIV. 26.

qu'ils chantaient dans leurs Assemblées des Cantiques plutôt que des Psaumes, c'est ce qu'on voit manifestement dans plus d'un Ecrit des premiers Siècles de l'Eglise, & entr'autres dans la fameuse Lettre de *Pline à Trajan*, où, lui rendant compte des mœurs des Chrétiens, il dit, que dans leurs Assemblées ils chantoient des Hymnes à Jésus-Christ, come à un Dieu. Ici, au reste, je me fonde moins sur le mot *Hymnes*, au lieu de celui de *Psaumes*, que sur ce que *Pline* dit, qu'ils les chantoient à Jésus Christ; ce qui prouve incontestablement que la matière de leurs Cantiques étoit Jésus Christ & l'Evangile; ce que l'on ne sauroit bonement dire du general de nos Psaumes, qui, excepté quelques endroits prophétiques sur le Messie, ne roulent guères que sur Moïse & son Occonomie, sur les sorts divers du Peuple Juif, & sur ceux de David en particulier.

A ces trois grandes Autorités, j'en joindrai encore trois autres: La première est celle de tous nos Frères de l'Eglise Luthérienne, qui dans leurs Dévotions publiques & particulières ont substitué à nos Psaumes des Cantiques Chrétiens & Evangeliques, qu'ils ont en très grand nombre, & qui par l'onction dont ils sont remplis, ne peuvent que contribuer beaucoup à leur édification. Or
quelle

quelle que soit la diversité d'opinions des diverses Sectes Chrétiennes, & quelles que soient les erreurs de quelques unes, ou ce qui du moins pourroit paroître tel aux autres, ne seroit ce pas une déraison & une injustice manifeste & antichrétienne, que cette diversité d'opinions & ces erreurs les aliénassent réciproquement, au point de se prévenir contre tout ce qui les différencie, jusqu'à ne pas seulement daigner examiner, si ces différences sont fondées ou non, & si le mieux ne se trouveroit point dans quelque autre Communione que celle où nous serions nés. O l'excellente & divine Maxime que celle de St. Paul: *Examinez toutes choses, & retenez ce qui est bon!*

Ma seconde Autorité est celle de feu Mr. *Pictet*, Pasteur & Professeur à Genève; ou peut être même celle de toute la Compagnie des Pasteurs de Genève, dans la Préface aux Cantiques qu'ils adoptèrent, au commencement de ce Siècle, à l'usage de leur Eglise.

Enfin la troisième Autorité dont il est sans doute bon que je m'appuie encore ici, c'est celle du célèbre Mr. *Ostervald*, Pasteur à Neuchâtel. Sur la convenance de l'usage des Cantiques dans l'Eglise Chrétienne, on peut voir ce qu'il dit dans sa Préface à la Liturgie qu'il fit pour les Eglises de sa Patrie, &

où il renvoie lui même à ce qui en est dit dans la Préface des Cantiques de Genève, dont je viens de parler.

Je renvoie demême tout Lecteur raisonnable à ce qui est dit sur cette matière dans l'une & l'autre de ces Préfaces ; bien persuadé qu'il se fera un devoir de les consulter, & de peser ce qu'il y lira. Et quant à tous les autres, à tous ceux qui, soit vice de l'Esprit, soit vice du Cœur, ne savent ou ne veulent rien examiner ni peser, come ce seroit en vain que je les exhorterois à consulter, ces mêmes Ecrits, & que je m'apuierois des Autorités les plus respectables, ce seroit bien en vain aussi que je leur en transcrirois ici le contenu ; ainsi je crois pouvoir m'en dispenser, quand ce ne seroit que pour éviter la prolixité.

NEUCHÂTEL,



LET-



L E T T R E

*Sur le changement que le Péché peut avoir
cause à la Terre.*

Vous me consultés, **M O N S I E U R**, sur une Question de Théologie qui vous embarasse. Vous me demandés ce que l'on doit penser des altérations que l'on prétend qui sont arrivées à la Terre, en conséquence de la défobéissance de nôtre premier Père. Il vous semble qu'on exagère un peu, quand on décrit les dérangemens qu'a souffert nôtre Globe, depuis que l'Home eût violé la Loi de Dieu.

Vous pouviés vous adresser beaucoup mieux, sur une Question aussi délicate. Je vous ai dit plus d'une fois, que je suis un très médiocre Théologien, & je ne me suis pas contenté de vous le dire; je vous en ai donné des preuves, dans plus d'une occasion. Cependant je ne laisserai pas de m'entretenir avec vous sur le sujet que vous m'avez proposé. Je vous dirai librement ce que j'en pense, & quand mes lumières se trouveront trop courtes, j'emprunterai celles d'autrui.

J'entre d'abord dans vôtre pensée, que le Péché du premier Home peut avoir occasioné

sioné du dérangement sur la surface de la Terre, mais pas autant que le disent quelquefois les Prédicateurs,

J'en entendis une fois un, qui avoit une grande réputation. Après nous avoir fait admirer la Sagesse de Dieu, dans les Ouvrages de la Nature, il se fit la difficulté des grands dérangemens que l'on remarque sur la surface de nôtre Globe. „ Mais, ajouta-t-il, les choses ne sont plus aujourd'hui dans l'état où Dieu les avoit créées. Considerons les imperfections & les ruines de la Nature, ces vastes Déserts, ces Landes afreuses, ces longues Régions de Sable, ces Cavernes profondes dans les entrailles de la Terre, ces Saisons inégales, ces Vents impétueux, qui soulèvent les Mers & qui fracassent les Vaisseaux, ces horribles Frimats, ces Zones torrides, ces Inondations, ces Tremblemens de Terre, ces Torrens de Flame, qui semblent monter de l'Enfer, pour dévorer les Villes & les Provinces, tous ces Vestiges d'un Monde usé & qui menace ruine de toutes parts, tout cela porte des traces manifestes de la Justice de Dieu sur le Monde criminel & rebelle.

On trouve, à peu près la même chose, dans les Sermons de *Berteau*. *Ne fait-on pas*, dit-il, l'al-

*L'altération que le Péché du premier Homme a causée, depuis sa rébellion contre son Souverain? Toutes les Créatures ont reçu de lui, par une suite de son Crime, une Semence de mortalité & de caducité, une influence générale de destruction & de ruine. De là ces Combats perpétuels des Elémens & des Qualités contraires, qui tendent à anéantir le Monde dans ses parties. De là enfin cette vanité & cette légèreté perpétuelle, que St. Paul regarde comme une conséquence du Péché de nos premiers Pères. Les Créatures sont sujettes à la vanité, dit-il, Rom. VIII. 19. **

Je me trouvai un jour à un autre Sermon, où l'Orateur expliquoit ces paroles de St. Paul, que l'on désigne ordinairement par les *Soupirs des Créatures*. Il s'étendit encore d'avantage sur les altérations, que l'on remarque dans la Nature, depuis le Péché.

„ La Terre, dit-il, a été maudite, à l'ocasion du Péché d'Adam. Au lieu de lui produire toujours constamment les choses nécessaires à la vie, elle lui a souvent produit des Epines & des Chardons. L'Air est agité de mille Orages, qui produisent un très grand nombre de funestes effets. Il est quelquefois infecté de Peste, tantôt gelé de froid, tantôt brûlé des ardeurs du Soleil.

* Berteau, T. II. Sermon sur Eclésiast. I. 1.

» Soleil. Les Animaux sont misérablement
 » travaillés par les Hommes, acablés de
 » travaux, égorgés pour leur entretien. Ils
 » périssent d'ailleurs en mille manières di-
 » férentes. Les Plantes ont moins de vertu
 » qu'à la Création. . . .

Voyci encore un trait d'un Prédicateur Catholique, par où je vais finir ces Déclamations. On peut appliquer ici cet Axiome de Droit, dit-il: *L'Accessoire suit la nature du Principal.* L'Homme étant déchû volontairement de l'état où Dieu l'avoit créé & ayant dégénéré, il étoit juste qu'il en arrivât de même à ce qui étoit fait pour lui. L'Homme n'ayant point porté de fruit, ou n'en ayant porté que de mauvais, il étoit juste que la Terre perdit de sa fécondité, & qu'elle fisonit en mauvaises herbes. Les Animaux demeurèrent soumis à Adam, tandis que lui même fut soumis à Dieu. Mais aussi-tôt qu'il se révolta contre son Créateur, les Animaux cessèrent d'être dociles, & ne reconurent plus le Domaine de l'Homme?

J'ai consulté sur ces Extraits de Sermons un de mes Amis, plus habile Théologien que moi, afin que je pusse vous répondre d'une manière plus satisfaisante. Je ne puis rien faire de mieux que de vous transcrire ce qu'il m'a envoyé là dessus. Vous y trouverez, à ce que je crois, non seulement un
 bon

bon Théologien , mais fut tout un Philo-
 phe , qui a bien étudié les Ouvrages de la
 Nature. Il examine d'abord le morceau de
 Sermon , qui parle de la Vanité à laquelle
 les Créatures ont été affujetties , depuis le
 Pêché.

„ Il me semble , *dit-il* , que les Prédica-
 „ teurs , lors qu'ils traitent des suites du
 „ Pêché , exagèrent un peu trop les défor-
 „ dres physiques , qu'ils croient remarquer
 „ dans le Monde. C'est ce qui fait qu'on
 „ les trouve quelquefois contraires à eux-
 „ mêmes. Quand il s'agit de représenter la
 „ Sageſſe de la Providence , dans ſes Ou-
 „ vrages , ils n'oublient pas de faire ſentir
 „ l'ordre admirable que l'on remarque dans
 „ l'Univers , le raport merveilleux qu'il y
 „ a entre chaque partie , cette viciffitude
 „ des Saisons ſi réglée , le raport qu'ont
 „ toutes les Créatures aux fins auxquelles
 „ Dieu les a destinées. A-t-on oublié tout
 „ cela dès qu'on parle de la Vanité des
 „ Créatures ? L'ordre & le déſordre peu-
 „ vent ils ſe trouver en même tems dans
 „ le même ſujet ? Les Créatures peuvent
 „ elles , en même tems , ſe rapporter aux fins
 „ à quoi elles ont été destinées , & être
 „ employées d'une manière directement
 „ oſopée ?

„ Je

„ Je conviens bien avec eux que le **Péché**
 „ a apporté quelque désordre dans le Monde.
 „ Dieu quelquefois, pour punir les Hommes,
 „ rend leur travail inutile. Il retient quel-
 „ quefois les pluies du Ciel, ou il les fait
 „ tomber en trop grande abondance. Il fait
 „ régner, quand il veut, ou des chaleurs
 „ brûlantes, ou un froid excessif. Il excite
 „ des Orages & des Tempêtes. Il fait tom-
 „ ber de la Grêle au lieu de Pluie. En un
 „ mot, il a divers moiens pour châtier les
 „ Hommes, & les avertir de leur devoir; &
 „ c'est en ce sens, que l'Écriture dit, que
 „ Dieu a maudit la Terre, & qu'elle me-
 „ nace l'Homme que, pour fruit de sa cul-
 „ ture, elle lui produira des Epines & des
 „ Chardons. Mais ces désordres ne sont
 „ pas aussi grands qu'on se l'imagine. Ils
 „ ne doivent pas empêcher de reconoitre
 „ la Puissance & la Sageffe de Dieu, dans
 „ le Gouvernement de l'Univers. La plû-
 „ part de ces désordres, qu'on croit aper-
 „ cevoir dans le Monde, sont dûs à nôtre
 „ seule ignorance, ou au peu de soin que
 „ nous avons de nous instruire de l'Usage
 „ des Créatures.

„ Quand j'entens un Homme qui demande :
 „ A quoi bon les Montagnes, les Précipices,
 „ les Déserts, les Bêtes féroces, les Insectes,

„ les

„ les Plantes vénimeuses ; il me semble
 „ que je me trouve avec un Ignorant, qui
 „ demande : A quoi bon ces Fondemens,
 „ pour construire un Edifice ? Ce n'est pas
 „ dans la Terre, c'est dessus que l'on veut
 „ bâtir. Ou à quoi bon tout cet embatas de
 „ Rotés dans une Montre ? A quoi bon ce
 „ Balancier, qui en arrête le mouvement ?
 „ Pourquoi ne se contenter pas de cette seule
 „ Roüe, qui fait aller l'Aiguille & qui fait
 „ montrer les heures ? Mais, dites moi,
 „ Vous qui demandés, à quoi bon toutes
 „ ces choses, avés vous une idée parfaite du
 „ plan de l'Univers ? Savés-vous toutes les
 „ vies de celui qui en est l'Auteur ? Avés-
 „ vous pénétré tous ses Secrets ? Si l'on
 „ vous expliquoit l'usage de quelqu'une de
 „ ces choses, que vous croiés inutiles, cela
 „ devroit vous rendre sages, sur un grand
 „ nombre d'autres, dont on ne peut pas
 „ vous faire voir l'utilité.

„ Vous voudriés, par exemple, un
 „ Printems perpétuel. Les chaleurs de l'Eté
 „ vous incomodent, & vous ne saurés su-
 „ porter le froid de l'Hiver. Mais n'aperce-
 „ vés-vous pas, que Dieu, qui a voulu
 „ que tous les Climats de la Terre fussent ha-
 „ bités, a produit dans chaque lieu des
 „ Plantes & des Animaux, dont la nature

„ s'acomodât de cette variété de Climats ?
 „ Est-il donc difficile de s'apercevoir, que si
 „ dans le País que nous habitons, nous
 „ jouissions d'un Printems perpétuel, pres-
 „ que aucune des Plantes, dont nous fai-
 „ sons usage, ne pourroit, ni vivre, ni pro-
 „ duire ses fruits? De même aucun des
 „ Animaux, dont nous nous servons, ne
 „ pourroit, ni subsister, ni produire son
 „ semblable.

„ Les Montagnes vous paroissent inuti-
 „ les. Mais outre qu'elles rendent la Terre
 „ plus vaste, & qu'elles la peuplent d'un plus
 „ grand nombre d'Habitans, il y a un très
 „ grand nombre de Plantes très utiles,
 „ qui ne pourroient, ni croître, ni vivre
 „ dans la Plaine. Les Montagnes non-
 „ seulement font naître les Vents, dont l'u-
 „ sage est si nécessaire, mais elles nous do-
 „ nent les Fontaines, les Rivières, & les
 „ Métaux les plus précieux. C'est ce qu'un
 „ Poète moderne nous a très bien fait sen-
 „ sentir depuis peu, dans une Ode intitu-
 „ lée, *Le Globe terrestre*, insérée dans les
 „ Pièces d'Eloquence & de Poësie des *Jeux*
 „ *Floraux* de l'an 1751. Voici une strophe
 „ sur les Montagnes.

„ *Quelles sont ces Masses énormes ;*
 „ *Dont l'orgueilleux sommet semble insulter aux Cieux ?*

Ari-

*Arides Monts, Rochers difformes,
Anoncés-vous la Main du plus puissant des Dieux ?
Arrête, Raison qui t'égares,
Ces longs tas de Rochers bizarres
Prodiguent aux Mortels les plus vares bienfaits,
Voi l'Onde qui descend des Prisons de la Nue,
Et dans leurs vastes flancs transmise & retenue,
S'enfuir par des Canaux secrets.*

„ On se plaint encore de ce nombre in-
 „ fini, d'Insectes incomodes, & de quantité
 „ de Plantes vénimeuses. Mais ces Plantes
 „ & ces Insectes servent de nourriture à di-
 „ vers Animaux, qui nous sont utiles, &
 „ même nécessaires. Nous sommes encore à
 „ l'égard de certains usages, dans une pro-
 „ fonde ignorance; mais nous en savons
 „ assez, pour nous persuader, qu'il n'y a pas
 „ jusqu'au moindre Insecte, jusqu'à la
 „ moindre Plante, qui n'ait son utilité, &
 „ qui ne soit nécessaire dans l'Univers. Au-
 „ jourd'hui, come dès le commencement
 „ du Monde, Dieu jettant les yeux sur tous
 „ ses Ouvrages, peut leur doner la même
 „ aprobation, & reconoitre qu'ils sont très
 „ bons. N'allons point, sous prétexte de
 „ nôtre ignorance, chercher des désordres
 „ & des imperfections dans le Monde, inju-
 „ rieuses à son Auteur.

„ Lors que nous considérons quelque
 „ Ouvrage de l'Art, nous rendons assez de

„ Justice à l'Ouvrier , si nous sommes persua-
 „ dés de son habileté , pour croire qu'il n'y
 „ a aucune pièce dans cet Ouvrage , qui
 „ n'ait son utilité. Rendrons nous plus
 „ de justice à un Home foible , ignorant
 „ come nous , qu'à l'Etre souverainement
 „ Sage , au Maître de l'Univers ? Ne nous
 „ avisons donc jamais de dire, sur les Ouvra-
 „ ges de la Nature , Cela est inutile , Cela
 „ ne sauroit être d'aucun usage.

Je me flate , *Monsieur* , que vous ferés contents de cette Réponse de mon Ami. J'aurois seulement souhaité , qu'il nous eût expliqué , un peu plus en détail , ce que Dieu dit à Adam après son Péché : *La Terre sera maudite à cause de toi. Elle te produira des Epines & des Chardons . . Tu mangeras ton Pain à la sueur de ton visage**.

Voici coment le Docteur Clark explique cette Malédiction prononcée contre la Terre. Il croit que cela doit s'entendre du Jardin d'*Eden* , dont nos premiers Parens furent chassés , à cause de leur désobéissance. Ce Lieu délicieux fut rendu semblable au reste de la Terre. Il produisit des Chardons & des Epines , au lieu des Fruits excellens dont il étoit auparavant rempli. Il fut *maudit* à cet égard , c'est à dire *moins béni*. L'écriture

Ste.

* Gen. III. 17.

Ste. emploie souvent, dans un sens comparatif, les mots *bénir* & *maudire*, de même que le mot *aimer*, & son opposé *haïr*.

Mais on peut bien étendre cette Malédiction à la Terre en général. Elle sera *maudite*, à cause de toi, c'est à dire, La Terre ne fournira plus, come auparavant, à tes plaisirs & à tes besoins. L'Histoire sacrée nous apprend, que dès qu'Adam eût désobéi, Dieu le fit sortir du Lieu délicieux où il l'avoit placé, de ce Jardin où les Fruits croissoient come d'eux mêmes, & où nôtre premier Père n'avoit qu'à les cueillir. Il se vit relégué dans une Terre inculte, qu'il fut obligé de travailler, pour en tirer sa nourriture. Dieu ne fit donc que changer le séjour d'*Adam*, & le faire passer d'une Terre abondante en Fruits, dans une Terre négligée & déserte, telle qu'étoit alors le reste du Continent.

Tu mangeras ton Pain à la sueur de ton Visage. Ce ne sera qu'à force de culture qu'elle te fournira le nécessaire. Il te faudra employer la plus grande partie de l'Année à ce travail fatigant*.

Elle te produira des Epines & des Chardons. Tu auras sans cesse à arracher les Epines & les Chardons, dont tu la verras couverte, dans les endroits négligés.

C 2

II

* Voyés Bibliot. Angloise, T. VII. p. 248.

Il est bon, *Monsieur*, de faire ici une petite Remarque sur les Epines & les Chardons, que l'on regarde ordinairement comme de mauvaises productions, qui ne se sont manifestées qu'après le Péché. Il me semble que l'on peut fort bien supposer, que Dieu les avoit créés au commencement, come des Plantes qui ont leur usage. Quand Dieu déclara à *Adam*, après son Péché, que la Terre produiroit des Epines & des Chardons, cela signifie, qu'au lieu qu'elle en produisoit peu auparavant, elle en produiroit beaucoup plus dans la suite, & avec une abondance extraordinaire.

St. Basile a dit, qu'avant le Péché, les Ro-
ses étoient sans Epines. *Plin*e a beaucoup mieux raisoné que quelques Théologiens. Il regarde les Epines come produites par la Sageffe du Créateur. Il faut aussi rendre justice là dessus à *St. Augustin*. Il ne regardoit pas les Ronces & les Epines come inutiles, & purement nuisibles. Il y a des Animaux, qui mangent les Chardons, & l'on s'en sert utilement dans certaines Manufactures*.

Concluons, *Monsieur*, qu'il n'est pas vraisemblable, que la désobéissance de nos premiers Parens ait causé à la Terre un changement phisique aussi considérable que quel-
ques

ques Théologiens le suposent. Il n'est point nécessaire d'imaginer une grande altération dans la surface de notre Globe. La menace du Créateur se réduit à ceci, que dans l'endroit qu'*Adam* habiteroit désormais, il falloit qu'il travaillât d'une manière pénible, afin que la Terre lui donât sa nourriture, au lieu que dans le Jardin où Dieu l'avoit placé d'abord, il n'auroit pas été obligé à un semblable travail. La culture de ce Jardin auroit été pour lui, plutôt un amusement agréable, qu'une occupation fatigante.

On pourroit citer d'autres exemples du penchant que l'on a à recourir au surnaturel, sans un absolue nécessité. Je crois avoir remarqué quelque chose de semblable dans un des Ouvrages de *Calvin*. Il s'agissoit de répondre à l'Objection que l'on a faite bien des fois, sur la Description si avantageuse que *Moïse* nous donne de la *Palestine*. Le portrait que nous en font les Voyageurs n'y répond point. Ils nous la représentent come un assez mauvais Pais, sur ce qu'elle n'est plus aujourd'hui aussi fertile qu'autrefois. *Calvin*, & quelques autres Savans, en donnent cette raison, c'est que Dieu l'avoit rendue stérile, à cause des Péchés des Juifs. Mais il n'étoit nullement nécessaire de faire intervenir la Justice divine, pour expliquer la sté-

rité moderne de la Terre sainte. Il y en a une raison toute naturelle, c'est le défaut de culture, les révolutions arrivées dans ce Pais, & la nature du Gouvernement*.

Ceux qui recourent trop vite & sans nécessité au surnaturel, font maudire un peu légèrement, non seulement la Terre, mais encore les Eaux. Vous en trouverez un exemple fort détaillé, *Monsieur*, dans le *Journal Helvétique*. Un Evêque d'Avranche, nommé *Robert Céneau*, a dit, dans une Histoire de France, qu'il a publiée, que depuis que les Genevois ont abandonné la Religion Romaine, leur Lac est visiblement devenu moins poissonneux, & cela par une juste punition du Ciel**.

En suposant la vérité du Fait, que nôtre Lac est devenu moins poissonneux, à peu près depuis cette Epoque, on en a donné de bones raisons & simplement naturelles, dans le *Journal* que je viens de citer. Mais je vous prie, *Monsieur*, d'y ajouter celle-ci, qui a été omise. C'est que depuis ce tems là, un accident a jetté dans nôtre Lac une espèce de Poisson Vorace, qu'on n'y avoit point vû auparavant. La Tradition du Pais nous apprend, que la chose arriva de cette manière.

* Voies Journ. Helvétiq. Decemb. 1746. p. 479.

** Juin 1741. p. 519.

nière. Un Gentilhomme de *Vevai* avoit autrefois un Vivier au bord du Lac. Il y avoit mis des *Lotes*, tirées aparemment du Lac de *Neuchâtel*. Une grande Pluie, qui survint un jour, inonda le Vivier, & le fit communiquer avec nôtre Lac. Quelques *Lotes* s'y jettèrent, s'y font multipliées, & y ont causé beaucoup de dégât.

Céneau a donc voulu prouver, par la diminution du Poisson de nôtre Lac, la fausseté de nôtre Religion. Il étoit Docteur de *Sorbonne*, & Controversiste fort échaufé. Pour vous mieux faire conoitre le Personage, je vai finir par un trait singulier, qu'il a lancé contre nous, & que j'ai trouvé depuis peu dans le 1. Volume de la *Bibliothèque Britannique*.

„ Ce Prélat avoit fait un Traité fort plaisant, sur la manière de distinguer la véritable Eglise de la fausse. En passant sous silence la Prédication de l'Evangile & l'administration des Sacremens, il prétendoit, que les *Cloches* sont les marques, qui distinguent essentiellement l'Eglise Romaine des Eglises Réformées, qui, dans ce tems-là, n'avoient point de Cloches, mais avoient coutume de s'assembler au bruit d'un coup de Mousquet, qu'on tiroit du lieu le plus élevé. *Céneau* triomphe là

„ dessus , come s'il avoit gagné sa Cause, &
 „ fait une longue Antithèse , pour prouver
 „ que les Cloches sont les marques de la vé-
 „ ritable Eglise , & les Mousquets celles de la
 „ fausse. Les Cloches , dit-il , sonent , mais
 „ les Canons tonent. Les Cloches ont un
 „ son mélodieux , les Canons font un bruit
 „ horrible : Les Cloches ouvrent les Cieux ,
 „ les Canons l'Enfer : Les Cloches dissipent
 „ les Nuages & le Tonerre , les Canons élè-
 „ vent des nuages & contrefont le Tonerre.
 „ Il pousse ce parallèle beaucoup plus loin*.

Il est vrai , que dans ce tems-là , les Clo-
 ches étoient seulement à l'usage de l'Eglise
 Romaine. Les premiers Réformés les apel-
 loient , dans le stile de leur siècle les *Tabourins*
du Pape. Mais n'admirés-vous pas la force
 de l'Argument que le Prélat en a sù tirer. Il
 nous avoit fait une ataque muette , en ar-
 mant contre nous les Poissons de nôtre Lac,
 mais en voici une des plus bruiantes. Il met
 en branle toutes ses Cloches pour soner le
 Tocsin sur nous. Le Journaliste que je viens
 de citer, donant l'Extrait de la Clé de *Rabelais*,
 fait une Remarque sur ce que le *Sophiste Mai-*
tre Janotus de Bragmardo fût envoyé à *Gar-*
gantua , pour reclamer les Cloches , & qu'il
 lui fit une misérable Harangue. On soupçonne
 que

* *Bibliot. Britaniqu. T. I. p. 160.*

que *Rabelais* se proposoit dans cet endroit de tourner en ridicule les Universités de France, qui, dans ce tems là l'étoient en éfet. Je vous avoue, *Monsieur*, que je ferois tenté de conjecturer, qu'il avoit une vüe plus particulière, c'étoit de se moquer de l'impertinent Argument de nôtre Docteur de Sorbone, qui prétendoit distinguer la véritable Eglise par les Cloches.

Cet Evêque d'Avranche a bien vérifié le mot vulgaire, que les Cloches disent tout ce que l'on veut, & que chacun croit entendre, dans leur sonerie, l'opinion dont il est fortement prévenu. Il y a quelques années que vous me demandates une Dissertation sur les Cloches des Eglises. Je vous envoiai ce que j'avois pû ramasser là dessus. Je n'oubliai pas de beaux sens mistiques, que *Durand* y trouve dans son *Explication des Cérémonies* *. C'étoit alors la véritable place de parler de cette marque caractéristique de la véritable Eglise trouvée par *Céneau*. J'avoüs qu'elle y auroit mieux figuré qu'ici, mais je ne la conoissois pas encore, & il étoit bien difficile de la deviner. Je suis &c.

A

* Journ. Helvétiq. Août 1750. p. 127.



A MADEMOISELLE B.....e

Sur l'Histoire de Madame

DE MAINTENON.

Vous avés deviné juste, *Mademoiselle*, lorsque vous avés-crû que l'Auteur de l'Ouvrage intitulé, *Mes Pensées*, est le même que celui qui a fait l'*Histoire*, ou la *Vie de Madame de Maintenon*.

C'est toi qui l'as nommé.

Lorsque vous le vites ici, il y a quelques Années, simple Etud. en Théologie, sans Protecteur, sans autre recomandation, que ses Talens, & son amour pour les Lettres, auriés vous deviné qu'il seroit un jour Professeur à *Copenhague*, Ecrivain célèbre, & Critique redoutable? Il faut qu'il soit bien sûr de ses forces, pour oser ataqer le fameux *Voltaire*, & le censurer aussi vivement qu'il le fait; mais vous le conoissés: Vous savés, qu'il ne néglige rien, pour se doner de la réputation. Sa *Sepectatrice Danoise* a eû peu de succès. Il faloit bien chercher à se faire un nom par quelque autre Ouvrage. La Renommée a parlé plus avantageusement de *ses Pensées*, qui, quoi qu'elles

Qu'elles ne soient pas toutes également bonnes, valent cependant beaucoup mieux que la *Spéctatrice*, ou son *Aspâsie Moderne*. Vous en avés trouvé plusieurs, qui ont plus de brillant, que de justesse & de solidité; quelques autres, moins judicieuses, que hardies; mais ce n'est pas cet examen que vous atendés aujourd'hui de moi; vous me réservés cette tâche pour une autrefois, sachant quelle est ma paresse, & que les longs Ouvrages me font peur: Vous voulés que je vous dise, avec franchise, ce que je pense, de la *Vie de Madame Maintenon*; il faut vous obéir, & je comence.

Mr. La B***, que vous soupçonnés avec fondement d'en être l'Auteur, est l'Editeur des Lettres de cette Dame. Je ne fai par quel hazard elles lui sont tombées entre les mains, mais on ne peut nier qu'en cela, il n'ait fait au Public un présent digne de lui être ofert. Ces Lettres sont écrites avec cette noble simplicité, si estimable, & à laquelle Madame de Sevigné nous a heureusement acoutumés. Quelques Persones ont eu des doutes sur l'autenticité de ces Lettres, & ont craint que l'Editeur ne les eût grossies par quelque mélange; mais vous, Mademoiselle, qui conoissés si bien le stile de Mr. La B***, qui savés qu'il cherche à mettre par tout de
 l'Esprit,

l'Esprit, & qu'il n'a point cette naïveté élégante, qui distingue les Femmes de qualité qui ont du Génie & de l'Éducation, vous ne sauriés vous y méprendre. *Il a lu*, dit-il, *tout ce qu'on peut lire*; mais une vaste Lecture ne donne pas ce tour vif & aisé, ce choix d'expressions, cette précision, qui dit tout ce qu'il faut, & rien au de-là; enfin, s'il n'a fait qu'imiter son Modèle, on peut dire que la Copie ressemble si fort à l'Original, qu'il est presque impossible de ne pas y être trompé, & si cela est, on peut assurer, que sans le vouloir, vous avés un peu aidé à faciliter la séduction, en apprenant à l'Auteur, par vôtre entretien, ces graces touchantes & aimables, qui passent de vôtre Personne dans le Discours, & qui le rendent si propre à plaire & à persuader.

Pour *la Vie de Madame de Maintenon*, je n'y ai rien trouvé de nouveau; ce n'est tout au plus, qu'un Recueil assés curieux de ce que diférens Ecrivains nous ont appris de l'Histoire de cette Dame. A la vérité, il tâche de la justifier sur l'article de la Galanterie: Il veut qu'elle se soit sauvée de tous les écueils, & qu'elle ait triomphé dans tous les Combats qu'on livroit à son Ingocence. Je veux le croire charitalement; cette Dame étoit vertueuse, mais,

*On court risque de succomber
Quand on est obligé de combattre sans cesse.*

Lorsqu'on respire un Air contagieux, il est bien difficile de s'en garantir. Elle étoit belle & aimable, avec cela pauvre & glorieuse; elle eût des Amans riches & séduisans; elle étoit fort liée avec la fameuse Melle. de L'Enclos, qui n'étoit à tout prendre, qu'une habile Courtisane. Me. Scaron lui enleva, à ce que dit l'Histoire, le Marquis de Villarceaux, jeune Seigneur, qui ne connoissoit guères l'Amour pur & désintéressé. Elle eût ensuite un assez long Commerce avec le Maréchal d'Albret, qui ne filoit pas non plus le parfait amour. Joignés à ceci, qu'elle fut Maitresse d'elle même, dans un âge où le Cœur donne la loi à l'Esprit; & qu'elle eût ensuite un Mari hors d'état de remplir les devoirs du Mariage. Que de tentations! Qu'il falloit de Sagesse pour y résister! Aussi la Chronique scandaleuse ne la ménagea pas trop, & ce qu'en disent *Bussi*, dans ses *Amours des Gaules*, Mr. de la Fare, dans ses *Mémoires*, & quelques autres Ecrivains, ne lui fait pas honneur. J'aurois donc souhaité, que l'Auteur n'eût pas fait une Sainte de Madame de Maintenon. C'étoit une Femme aimable par les qualités du Corps, estimable par celles de l'Esprit, respectable même,

par

par sa conduite & sa modestie : Atentive à observer les bienfécances, elle ne laissoit rien à la malignité, de ce que pouvoit lui ôter la prudence : Si elle n'étoit pas tout à fait pure devant Dieu ; du moins le paroissoit elle devant les Homes.

Quant je dis, qu'elle n'étoit pas entièrement pure devant Dieu, je veux moins parler de sa chasteté, que de son hipocrisie. J'ai tranché le mot, & je m'explique. Elle avoit, en quelque sorte, succé avec le lait la Religion Protestante. Mad. de *Villette*, sa Tante, bone Réformée, l'avoit fait très bien instruire ; aussi, de l'aveu de nôtre Auteur, résista-telle long-tems aux sollicitations & aux éforts qu'on fit pour lui faire changer de Religion. Un Esprit éclairé des lumières de l'Evangile, ne peut guères s'acomoder, de bone foi, des ténèbres des Préjugés & de la Superstition. Cependant, non-seulement elle embrassa la Religion Catholique, mais encore elle devint Dévote, & se piqua d'un zèle, qui étona toute la Cour, dans la place qu'elle ocupoit. Mr. le Marquis de *Ruvigni*, Député des Eglises Réformées, n'en fut point la dupe. Il avoit conû Madame de *Maintenon* dès l'Enfance, & avoit été même un de ses Adorateurs ; il favoit, que si sa bouche étoit pour la Religion do-

dominante, son penchant & son cœur étoient pour la Religion opprimée; & come *Esther* avoit arrêté les persécutions de *Darius*, en lui avouant qu'elle étoit *Juive*, Mr. de *Ruvigni* crût, qu'il pourroit aussi adoucir le Roi, en faveur des Protestans, menacés d'une ruine prochaine, en lui aprenant que Madame de *Maintenon*, connue à la Cour, sous le titre d'*Esther*, que l'illustre *Racine* lui avoit donné, étoit intérieurement Réformée. On trouve quelque chose de cette Anecdote dans les Lettres même de Madame de *Maintenon*, qui ne pût pardonner à *Ruvigni* cette indiscretion, qui étoit capable de causer sa disgrâce, le Roi regardant les Religioneux come ses Ennemis, & étant sur le point de révoquer l'Édit de *Nantes*, pour les écraser.

Ce fût, à peu près dans cette Époque, que parût la Tragédie d'*Esther*, que *Racine* fit par les ordres de Madame de *Maintenon*, & qui fût jouée à *St. Cir*, devant le Roi. Cette Pièce eût un très grand succès, & les circonstances y contribuèrent: On crût, dans le cruel *Aman*, reconoitre l'orgueilleux *Louvois*. La fière *Vashti* étoit Madame de *Montespan*, Rivale de Madame de *Maintenon*, à qui le nom d'*Esther* convenoit admirablement. Come elle, elle tiroit son origine d'une Secte disgraciée; come elle, elle étoit

étoit née dans la misère & l'obscurité, come elle, elle étoit montée au faite des Grands, par une espèce de miracle. Jusqu'ici l'application est heureuse & naturelle; mais l'*Esber Juive* protégea ouvertement sa Nation, au lieu que l'*Esber Réformée* abandonna lâchement la sienne: Elle étoit moins attachée à sa Religion qu'à la Grandeur, & elle craignoit plus de déplaire au Roi, qu'à Dieu.

*Oui, renoncer au Dieu que l'on croit dans son Cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un Masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte.*

V O L T A I R E.

Il me seroit facile de faire remarquer d'autres applications, & de pousser plus loin ce parallèle que tout le Monde faisoit alors, avec beaucoup de vraisemblance: Les Juifs persécutés, dans la Tragédie de *Racine*, étoient les Réformés que l'on vexoit alors sans aucun ménagement, & qui étoient sur le bord de l'abîme, où ils tombèrent par la Révocation de l'Edit de *Nantes*. L'Arrêt qui le révoqua ne ressembloit pas mal à l'Arrêt qu'*Aman* fit lancer contre les Juifs; mais au lieu que celui ci n'eût point d'exécution, l'autre fût exécuté à la rigueur. C'est à cette occasion que l'Auteur de la *Vie de Madame de Maintenon* fait une Réflexion révoltante, que je ne transcris qu'avec répugnance.

Mais avant que de rapporter cette Citation, il est bon de dire à quelle occasion Mr. La B*** l'a faite. *Daubigné*, Frère de Melle. *de Maintenon*, aiant été fait Gouverneur d'*Amersfort*, après l'Invasion de la *Hollande*, crût entrer dans les vues de la Cour en persécutant cruellement les Sujets de son Gouvernement. Madame de *Maintenon*, aiant su cette barbarie, en fût blessée; elle écrivit à son Frère, *de favoriser les Catholiques, sans être cruel aux Huguenots. Ils sont dans l'erreur, dit-elle; mais dans une erreur où nous avons été nous mêmes, où Henri IV. a été, où sont encore plusieurs grands Princes. JESUS-CHRIST a gagné les Hommes par la douceur; c'est aux Curés & aux Evêques à convertir: Dieu n'a point donné aux Soldats Charge-d'Armes. Elle lui alléguoit, dit Mr. La B., beaucoup d'autres raisons de cette espèce, qui prouvoient plutôt un Cœur compatissant, qu'un Esprit éclairé.*

Voici cette Citation, que tous les Lecteurs sensés, ne liront qu'avec une juste indignation. *Madame de Maintenon*, dit-il, ignoroit le droit que les Princes ont sur les Consciences, & ne savoit pas que l'Eglise doit ramener ses Enfans dans son sein, par toutes sortes de voies, & quand la douceur est inutile, employer les Menaces, le Glaive & les Supplices. Ce penchant

à la Tolérance étoit aparemment un reste de Protestantisme.

Quelle conséquence ! N'y a t-il donc que les Protestans qui soient tolerans ! Pour l'être ne suffit-il pas d'être Home & Chrétien ? Raifoner de cette manière, c'est se jouer, tout à la fois, de la Justice, de la Vérité, & de la Religion.

L'Auteur, qui a été témoin des fureurs de la Persecution ; qui a vû les Cendres fumantes de l'Incendie ; l'Auteur qui, aiant étudié pour le Ministère, a appris de bonne heure, de l'*Ecriture Ste*, ce que la Conscience enseigne à tous les Homes, quand l'Erreur ou les Préjugés ne l'ont pas pervertie ; l'Auteur, dis-je, a t-il pû s'oublier à ce point ? A t-il pû ignorer que la Charité est le principal Caractère du Christianisme ? Quelques Persones, pour le justifier, soupçonnent ici de l'Ironie, d'autant mieux qu'il dit, quelques lignes plus haut, que *l'Inhumanité révolte tous les Esprits & fait haïr la Verité & la Domination*. Mais est-il permis de badiner sur des Sujets aussi graves & aussi importants ? Un honête Home doit-il laisser douter de ce qu'il pense à cet égard ?

Mr. *La B.* n'est pas toujours aussi peu judicieux : Il raisonne bien, quand il le veut, & n'écrit pas mal. J'ai crû, cependant
aper-

apercevoir quelques phrases louches, & quelques expressions hazardées; ce qui n'empêche pas que son Livre ne soit curieux & intéressant. Vous en avés jugé ainsi; vous *Mademoiselle*, dont le discernement est si juste, & si délicat; c'est avoir du Goût & de l'Esprit, que de penser come vous, & de se conformer à vôtre sentiment. Il faloit aussi, que Madame de *Maintenon* eût bien des lumières & du génie, pour franchir tous les obstacles qui s'oposoient à son élévation, & à son Union avec un des plus grands Roi de la Terre, qui voïoit tout le Monde au dessous de lui. Il est vrai que le Mariage, que l'on présume, fut secret; mais aussi le Roi pouvoit-il, à la vüe de l'*Europe*, épouser la Veuve de *Scaron*, d'un Poëte, qui n'est connu que par ses Vers burlesques! A la vérité elle étoit d'une ancienne Noblesse; mais quelle distance n'y a-t-il pas des Familles Nobles aux Maisons Souveraines? Sur l'Article de cette Famille, come sur d'autres, Mr. *La B.* est tombé dans quelques fautes d'omission & de comission: On l'a redressé dans un petit Supplément, qu'on a ajouté à la *Vie de Mad. de Maintenon.*, dont on a fait une nouvelle Edition.

Je pourrois pousser plus loin cet examen, & y ajouter diverses choses, quoi que je

n'aie parcouru que le premier Tome de cette Histoire; mais je n'aime pas la Critique, & vous avés le Cœur trop bon, pour qu'elle puisse vous plaire. Je me souviens à ce sujet, de ce que dit Mr. de *Voltaire*, dans une Lettre au Roi de Prusse; *Puissez-vous n'être jamais dégoûté des Sciences par les querelles des Savans; ils sont Homes pour la plupart; quelquefois aussi avides, aussi intrigans, aussi faux, aussi cruels, que les Courtisans.*

Je suis avec respect &c.





L E T T R E

A une Dame, sur la Question du Journal Helvétique, Janvier 1753. En quoi consiste le véritable Héroïsme, ou la véritable grandeur d'Ame?

Vous êtes fort en colère, *Madame*, de ce que Personne n'a daigné répondre à la *Question sur l'Héroïsme* ; mais n'en soyez pas surprise, la Dame, qui l'avoit proposée, n'avoit sans doute pas réfléchi qu'elle sortoit de sa Sphère & qu'un Home croiroit s'abaisser, de traiter, avec nôtre Sexe, d'autre chose que de Galanterie. Si, à l'exemple de la spirituelle *Clore*, elle s'étoit contentée de donner, publiquement, des *Rendez-vous Secrets*, elle auroit trouvé nombre de *Gélastins*, empressez à répondre à ces Galantes Invitations, & les Journaux auroient été ornés, très long-tems, d'une Correspondance aussi intéressante : Mais quelle affinité a le Héros, la Grande Ame, avec une Femme, pour qu'elle ait osé se mêler de questionner sur ce qui les compose ? N'a-t'on pas agi prudemment, de faire rentrer cette inconsidérée Questionneuse dans son néant, en gardant un profond silence sur sa Question ?

Jugez par là , à quel risque vous me mettez , *Madame* , en m'obligeant de dire mon sentiment sur une Matière si fort hors de nôtre portée. Une Personne de nôtre Sèxe peut elle rien penser de bon sur un Sujet tel que celui-ci ? Ma Plume n'a jamais fû que badiner avec mes Amies. Comment lui inspirer du sérieux ? Sortir de mon naturel , en écrivant sérieusement , ou donner un tour badin à une chose aussi grave , sans avilir mon sujet , me paroît également difficile. Je n'atens rien de bon d'un tel mélange. Attendez vous de l'*Héroï-Comique* , je crains fort de vous donner du bas & du fade. Si quelque Plume savante ou spirituelle daignoit , au moins , me redresser , en traitant ce beau Sujet , avec la noblesse dont il est susceptible , le Public y gâneroit & pourroit m'en avoir une espèce d'obligation , & je serois récompensée de mon obéissance à vos ordres , par le plaisir que la lecture m'en doneroit ; car , entièrement persuadée de mon incapacité , ce sont ces Ordres seuls , qui ont le pouvoir de m'engager à m'expliquer , & à raisonner d'une Matière sur laquelle la diversité des sentimens , m'arrête du premier pas ; le mien en particulier osant même en augmenter le nombre ; car je vous avoüe , *Madame* , que je pense autrement que la plupart des Homes,

sur

sur cet Article, & que mon Héros n'est point fait come ceux que les Histoires & la Renommée immortalisent.

Les uns ont trouvé de l'Héroïsme à se délivrer de la Vie, en se donant la Mort. Le Paganisme révéroit beaucoup, ces prétendus Héros. Mais n'est ce point trouver de la grandeur d'Ame, dans une insigne lâcheté. Le Soldat timide déserte, à la vue du Combat, & se précipite ou se noie, pour fuir l'Ennemi, au lieu de l'attendre, de garder son rang, & de combattre courageusement. J'aimerois autant, que l'on fontint, qu'il y a de la Grandeur d'Ame, à prendre un Remède, désagréable à la vérité pour un instant; mais duquel nous sommes persuadés, qu'il va, sur le champ, nous délivrer, pour toujours, d'une longue & douloureuse Maladie. Religion à part, je crois, qu'il est très facile de choisir entre ne pas être, ou être mal; & le Cœur le plus lâche, s'abandonnant au désespoir, préférera immanquablement le Néant à la Douleur; mais quelle idée que l'on en ait jamais pû avoir,

*Quand le Vouloir du Ciel ici bas nous atache,
Se donner le Trépas fait voir un Cœur très lâche;
Le Désespoir n'est point d'une Ame magnanime;
Elle sent la Douleur, sans en être Victime.
Savoir souffrir la Vie & voir venir la Mort,
C'est avoir du Courage, & c'est se montrer fort.*

Ha ! dira quelqu'un , cela étoit bon pour des Païens : Nos sentimens font redressez sur cet Article. Pas tout à fait, je pense ; il seroit à souhaiter , que nôtre Siècle ne fournit aucun exemple d'un égarement si funeste.

D'autres , guères plus sensés que les premiers , mettent la Grandeur d'Ame , à être insensible à la Douleur. Vaine rêverie des Philosophes , incapables eux mêmes de parvenir à cette fole Grandeur , aussi extravagante , qu'impie. Quelle sinistre Opiniou n'auroit on pas d'un Enfant , qui se veroit des châtimens les plus rigoureux , & qui diroit, *Je ne les ai point sentis ?* Un Chrétien oseroit-il jamais adopter une Idée , qui le porteroit directement , à braver le Couroux Céleste , en méprisant les Afflictions envoyées de Dieu ?

Je sai bien , que l'on entend , plus généralement , par un *Héros* , ces Grands Guerriers , ces fameux Conquérans , dont l'Histoire fait rétentir , & immortalise les Exploits. M'est-il permis de dire , que je suis encore fort éloignée de ce dernier sentiment , que je le trouve même , plus dangereux que les autres ? Un Mal général , est plus à craindre qu'un particulier. Un Home , qui se torture , pour se rendre , par un effort d'imagination , insensible à la douleur , ne fait

fait en cela tort à Personne ; un autre qui se donne la Mort , pour se tirer des traverses de la Vie , est la Victime de son erreur : Le Monde ne peut , ni beaucoup gagner , ni beaucoup perdre , au sentiment ou à la conservation de ces deux Fous. Mais un Guerrier , un Conquérant , intéresse tout le Genre-Humain. Il s'agit de dépouiller , tuer , brûler , saccager tout ; l'Univers entier doit trembler , au seul nom de ces Fléaux , qui veulent tout dompter , tout réduire au Néant ou à l'Esclavage. Esclaves-eux memes d'une fole Ambition ! *Alexandre* , qui désole l'Univers ; *Cesar* , qui enchaine sa Patrie ; *Charles XII* , qui dépeuple son Royaume & le ruine , pour envahir celui d'un autre ; celui-ci , qui traîne après son Char , des malheureux Monarques , dont tout le Crime consiste , à n'avoir pas voulu abandonner à un injuste Usurpatateur , une Courone , légitime Héritage de leurs Pères ; celui là , qui se délecte , à la vue des Torrens de Sang qu'il fait couler & des Flames qu'il a alumées ; cet autre qui craint de trouver le Monde trop petit , pour assouvir son avidité , pourront ils nous faire écrier , Au Heros , à la Grande Ame ? Voila cependant une foible peinture , de ces Homes tant vantez , & de leurs glorieux Exploits. Au lieu

lieu de les mettre au dessous des Bêtes féroces, tiendront ils toujours, à la honte de l'Humanité, le premier Rang entre les Humains? Plus stupides que ces Idolâtres qui adorent le Soleil, parce qu'il les consume & qu'il les brûle, encensera t'on encore, ces Destrueteurs, ces Feux alumez par le Couroux Céleste? Juste Ciel quel aveuglement! S'il est beau de détruire, de tuer, d'enlever ce qui appartient à autrui, pourquoi conduit on les Voleurs au Suplice? Est-ce pour avoir entrepris trop peu? L'Action n'est elle pas la même, du plus au moins? *Cartouche* étoit-il un Héros, ou *Alexandre* un Brigand? Toute la différence que je vois entr'eux, c'est que l'un se contentoit de peu, & l'autre n'étoit jamais content.

*Alexandre peux tu mériter quelque Gloire?
 Sur toi & tes pareils on nous trompe en l'Histoire,
 Etois tu un Héros? En quoi? Quelle Action
 T'avoit fait honorer d'un si glorieux Nom?
 Je ne puis voir en toi qu'un Cartouche premier,
 Mais plus hardi Voleur, que ne fût ce dernier;
 Tous deux larrons au fond; par un sort différent,
 Le Grand est un Héros, le Petit un Brigand.
 L'Ambition en tous lieux te traine après son Char,
 Les plus basses Passions ont sur toi la Victoire,
 L'Envie te conduit, tu te livre au hasard,
 A des excès si grands, qu'on a peine à les croire.
 Assassin d'un Ami, dedans ton Palais même;
 Tigre avide de Sang, & plein de Cruauté,*

*Le Monde est trop petit, dans ta fureur extrême,
Pour contenter ta fole avidité.*

*Etre, alteré de Sang, l'Univers desoler,
Est-ce devenir Grand & s'immortaliser ?*

Quelle funeste erreur ! Perdons en la mémoire,

Qui pouroit en éfet, de sang froid, tenir pour Grands Hommes, *Alexandre* & ses semblables, ces Perturbateurs du Repos public, ces Destructeurs impitoyables, qui se sont livrés aveuglément, à leur Ambition éfrenée, & qui sacrifioient tout l'Univers, plutôt que d'avoir le courage de résister à leurs Passions. Leur plus grand éclat, ne venoit pas d'eux Sans Armes, sans Soldats, qu'auroient ils été ? Dépouillez les de cette Valeur empruntée, de ces Bras armez pour eux, cherchez les en eux mêmes, & trouvez y le Héros, si vous pouvez. Vous y trouverez l'Ambition, la Cruauté, l'Envie l'Injustice, & vous ne verrez en vôte Heros, qu'un vil Esclave de toutes ces Passions détestables. Assez lâche pour n'oser se défendre, le nombre des Ennemis l'étone; loin d'effaier courageusement ses forces, il se rend à la première ataque; il ne sauroit résister qu'à la tête d'une Armée.

*Tous ces fiers Conquérants, qu'on croit brillants de
Gloire*

Par la Valeur d'autrui remportoient la Victoire.

Pour

*Pour se vaincre soi même , on est seul au Combat ,
Quand mille Passions nous déclarent la Guerre ,
Savoir les enchaîner peut rendre une Ame fiere ;
Contre tant d'Ennemis , il faut un bon Soldat*

C'est là ou je trouve l'Héroïsme. C'est là, c'est là, où l'on devoit atacher la Grandeur d'Ame. Se vaincre soi-même, se rendre utile à tout le Genre-Humain, par la pratique des plus belles Vertus; dompter ses Passions; renoncer aux Vices; quoi de plus grand, quoi de plus glorieux! Une Ame basse, ne forme point de si grandes entreprises, n'attaque point de si forts Ennemis; & qui dompte ceux ci, ne sauroit en craindre d'autres. Si une Action, pour être glorieuse, doit être difficile; elle doit aussi être bonne & juste. L'intention, plutôt que le succès, doit rendre digne de louange ou de blâme. Or qui osera dire que l'intention de ces fameux Conquérants, étoit bonne & juste? L'Envie, l'Ambition, le desir de s'emparer du Bien d'autrui; voila ce qui les faisoit agir.

*De plus nobles motifs , animent mon Héros ;
Il veut se distinguer par des efforts plus beaux ,
Aquerant cent Vertus , domptant ses Passions ,
Il fait voir son grand Cœur sans nulle illusion ,
Méprisant les Etats , dédaignant la Courone.
Se posséder lui seul , est ce qu'il ambitione ;
Ne recherchant jamais de régner sur autrui ,
Il est plus Grand qu'un Roi , lors qu'il règne sur lui.*

Si

Juillet 1753.

-61

*Si dans un Rang fort haut , il se trouve élevé ,
La Bonté , la Vertu , ont place à son côté.
Il tient pour malheureux , tous les jours de sa Vie ,
Qu'il n'a pû signaler au gré de son envie ,
Par les plus grands bienfaits , versez à pleines mains ,
Sur tout ce qui l'approche , & sur tous les Humains.
S'il remarque quelquelqu'un , plus vertueux que lui ,
Il cherche à l'égaliser , sans en avoir d'ennui !
Pacifique ; équitable , aimant toute la Terre ,
Au Vice , au Méchant seul , il déclare la Guerre.
Que ce Tableau est beau ; Que je me veux de mal
D'en reconnoître à peine un seul Original ?*

J'ai l'honneur , d'être , *Madame* , avec
considération &c.

Le 4me. Juin 1753.



EVE



E V E

Sortant des Mains du CREATEUR.

IDILLE.

O Monts délicieux , agréable Fontaine ,
 Dont le tribut liquide enrichit cette Plaine !
 Et toi qui m'éblouis , ô Soleil bienfaisant ,
 Astre éloigné de nous , & pourtant si présent ;
 Dites moi qui je suis , & quel Objet propice ,
 Mérite , de mon Cœur , le premier sacrifice ?
 Quelle Main , du Néant , a sù m'e retirer ,
 Et de tant de bienfaits a voulu m'e parer ?
 Je vois bien des beautés , mais point ne me ressemble.
 Vous , dont auprès de moi la Troupe se rassemble ,
 Volages Habitans de l'Empire des Aïrs ,
 Fixés vous un moment , & que vos doux Concerts
 Nomment le Créateur à qui je dois la vie.
 Vous êtes mes Sujets : je dois être obéïe.
 Venés , aproches vous , & ne me craignés pas.
 Ils chantent mon pouvoir ; ils chantent me^s apas.
 A répondre à ma voix , je ne puis les réduire
 Ils sont faits pour me plaire , & non pas pour m'instruire.
 Je ne vois donc que moi , que je puisse écouter.
 Ecoutons . . . Mais coment dois-je me consulter ?
 Oui , sans doute , il est vrai , je vis , puisque je pense.
 Mais quel Etre éternel m'a doné l'existence ?
 Coment , dans le Neant , ai-je pù le charmer ?

Par quel excès d'amour a-t-il voulu m'aimer ?
 Je parle ! Je m'entens ! Je pense , je raisonne !
 Je vois & je conois tout ce qui m'environe !
 Se peut-il que l'Objet de qui j'ai tout reçu
 Soit le seul que je cherche , & n'ai point aperçu ?
 Mon œil ne te vois pas ; mais mon Esprit t'adore ,
 O toi , qui , par un art , què mon Esprit ignore ,
 Et dont mon Ame en vain chercheroit les ressorts ,
 A mon Ame invisible as réuni mon Corps.
 Mais qui suis-je & d'où viens-je , où dois-je encore
 me rendre ?

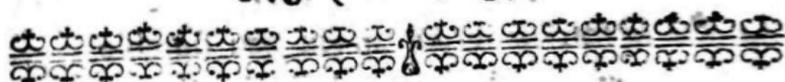
A quel nouveau bonheur mon Cœur doit-il prétendre ?
 Suis-je le seul Objet , dans ce riche Horizon ,
 Qui marche à la faveur du jour de la Raison ?
 Mes yeux me trompent-ils ? Non je suis exaucée ,
 Quelqu'autre dans ces Lieux m'a déjà devancée :
 J'aperçois d'un Humain les vestiges récents :
 Puisse-t'il ressentir les feux que je ressens !
 Oûi , ses pieds ont foulé la riante parure
 Que ce Gazon naissant devoit à la Nature.
 Mais , je n'aperçois plus les traces de ses pas !
 Pour l'atirer vers moi , que n'ai-je assés d'apas !
 Cet Objet me plairoit , cet Objet me méprise.
 Peut être son Esprit médite une surprise.
 Peut-être se flatant que j'irai le chercher ,
 Dans le sein de ces Eaux , il feint de se cacher.
 Hé bien approchons nous , & contemplons cette Onde,
 Sondons , examinons , je vois un autre Monde.
 Un nouvel Âstre éclaire un Firmament nouveau.

Des Cèdres renversés m'offrent un grand Berceau :
 Oui, mon Oeil est fidèle, & ne m'a point trompée ;
 Je les découvre encor ; leur tige entrecoupée,
 Qui sous leurs troncs fleuris s'abaisse en ce moment,
 Semble croître & tomber vers l'autre Firmament.
 Cher Objet que je cherche, hélas, sans te conoitre,
 Aux yeux de ton Amante, il est tems de paroître.
 Puis qu'un instinct secret me fait aller vers toi,
 Devrois-tu t'écarter & t'éloigner de moi ?
 Ma Voix a réenti dans sa Grote profonde.
 Je le vois ! Il paroît, & fort du sein de l'Onde * ;
 Le plaisir de me voir éclate sur son front,
 Hélas ! d'où peut venir un changement si prompt ?
 J'ai voulu l'embrasser, soudain il se retire.
 Ah ! du moins, un moment, viens encor me sourire.
 Mon Cœur a ressenti les traits de ta beauté.
 Et peut être mes traits ne t'ont pas rebuté.
 Je t'appelle, reviens. Ah ! je le vois encore :
 Laisse moi contempler des attraits que j'adore.
 Regarde moi. Tes yeux s'arrêtent sur mes yeux.
 Trouves-tu dans mes traits quelque trait gracieux !
 Je ris, & tu me ris ; j'avance, & tu t'avances !
 Sans t'entendre parler, je fais ce que tu penses.
 Ton silence pourtant comence à me lasser.
 Parle . . Encor tu fuis, quand je veux t'embrasser !
 Cruel, & cher Objet ! O Beauté trop aimable !

Le

* EVE est trompée par sa propre image qu'elle voit dans l'Eau.

Le feu de ton Amour est un feu peu durable.
Si ton Cœur est glacé, devoit-il m'enflamer ?
Quand un Objet fait plaisir, il doit savoir aimer !
Ne fuis plus, ou crains que mon Ame indignée,
Ne sache te punir de m'avoir dédaignée.
Je le revois ! Il craint ! Non, non, il ne craint pas,
Quand j'ai levé mon bras, il a levé son bras.
Et lors que sur son front, je fixe un œil sévère.
Il fixe sur moi même un regard plus austère.
Quand mon Cœur s'est calmé, le sien s'est radouci.
Et tout ce que j'ai fait, il le faisoit aussi.
Mais quelle est mon erreur . . C'est mon Ombre que
j'aime.
Imprudente ! J'étois l'Amante de moi même.
C'est pour un autre Objet que mon Cœur doit brûler.
Apellons cet Objet. De quel nom l'appeller ?
Cherchons le.. Mais, ô Ciel ! où chercher un Volage ?
Mais mon œil l'aperçoit, à travers le feuillage ;
Il a foulé ces Fleurs ; & peut-être sa main,
Pour me faire un présent a coupé ce Jasmin.
Me plaindrai-je long-tems d'une si triste absence,
Tout semble, dans ces lieux, m'anoncer sa présence.
Solitaire, inquiet, dans cet heureux séjour,
Tandis que je le cherche, il me cherche à son tour.



V E R S à Mademoifelle X.

Nourrirai je toujours le feu qui me dévore
 Sans le peindre à Philis qui l'a seule alumé ?
 Un Cœur par l'Amour consumé
 Peut-il diffimuler encore ?
 Non , duffiés vous vous alarmer ,
 D'une démarche téméraire ,
 Au rifque de vôtre Colère ,
 Aprenés par ces Vers , que j'ofai vous aimer.
 Maisque dis-je ! Et pourquoi de l'ardeur qui m'anime,
 Vous feriez vous, vous même, un fpectacle odieux !
 Est-ce un mal de chérir le Chef d'œuvre des Dieux ?
 Ah fi mon Amour eft un Crime ,
 Mon excuse eft bien légitime ,
 Et la faute en eft dans vos yeux.
 D'un tendre Engagement voudroit-on fe défendre ?
 Croiroit-on conferver une indolente paix ?
 L'Amour fe fait un jeu de rompre nos projets ;
 Vous paroiffés , il faut fe rendre.
 Dieux ! Lors que je vous vis pour la première fois ,
 Quel charme féducteur s'empara de mon Ame ,
 Quelle vive & fubite Flame
 Vint troubler mes Sens & ma Voix !
 Tel fut le doux écueil de mon indifférence ,
 Je méprifois l'Amour ; mais vos yeux l'ont vengé !
Ils

Ils m'ont fait sentir l'impuissance

De ma fière Raïson, qui l'avoit outragé.

Dès lors trainant par tout une amoureuse Chaine ;

Portant par tout le feu dont je suis embrasé ;

Etrange éfet du Sort ! Rien n'adoucit ma peine ,

Que les beaux yeux qui l'ont causé !

A quoi sert, ai-je dit, un timide silence ?

Ose peindre à *Phylis* l'ardeur que tu ressens ,

Une Belle ne s'ofense

Que de lâches Sentimens !

La triste douceur de se plaindre

Est le seul droit des Malheureux !

Un Cœur ardemment amoureux

Ne voit plus rien qu'il doive craindre.

Puissent ces foibles Vers, Confidens de mon Cœur ,

Trouver auprès de vous un accès favorable ,

Puissent - ils , X . . adorable ,

Vous couter un soupir pour les maux de l'Auteur !

Heureux si vous daignés les lire & les relire ,

Les garder dans un Sein par les Graces formé ,

Et sentant vivement ce qui n'est qu'exprimé ,

Vous pénétrer du feu qui les a fait écrire !

G E N E V E .



ELOGE DE LA SINCERITÉ.

A Mr. G. P.

L'ACADEMIE de PAU a proposé l'Eloge de la Sincérité, pour le Prix de Poésie, qu'elle doit distribuer en 1754. Selon ses intentions, ce Sujet doit être exprimé en Vers, & si j'aspirois au Prix, je devrois m'y conformer ; mais les Muses n'obéissent pas toujours à nos desirs : Et puis que vous souhaitez que je vous comunique quelques Réflexions sur cette Matière, vous me permettrés de ne vous donner que de la Prose.

Tout le monde loue la SINCERITÉ, peu de Gens en ont une idée distincte, & moins encore la pratiquent. Elle consiste dans un Amour constant pour la Vérité, dans l'éloignement pour la Dissimulation, & l'horreur pour le Mensonge. Une Personne sincère n'use jamais d'équivoques, & de ces faux-fuians, par lesquels on donne le change, & dont on se sert pour tromper plus habilement : Sa Parole est aussi sacrée que le Serment ; il est persuadé

*Qu'un Mensonge, un Serment ne souffre point d'excuse,
L'Innocence les haït ; & le Crime en abuse.*

Il ne met point dans la Société cette fausse Monoie que l'on prend pour de la bone ; par laquelle on tend un piège à la crédulité, qui séduit les Dupes, & qui jette les soupçons dans les Esprits les moins défiants. Il ne nomme point adresse, ce qui n'est que fourberie. Dès qu'un Home fin & rusé nous a trompé une fois, on est sur ses gardes, on craint qu'il ne nous trompe une seconde; on redoute ses embuches & l'on ne se fie plus à ses promesses, ni même à ses Sermens. Le Peuple d'*Athènes* dit à un Orateur décrié par ses Mensonges, & qui atestoit le témoignage des Divinités. *Et nous jurons par ces mêmes Dieux, que nous n'ajoutons aucune foi, ni à tes paroles, ni à tes sermens.*

Le Crime les trahit, la Vertu s'en offense.

Come on a honte du Mensonge, on tache de le couvrir par d'autres Mensonges ; peu à peu on s'y acoutume, & la Vérité nous devient indifférente. Lors qu'on ne se fait pas un scrupule de manquer à la Vérité, on ne s'en fait point de manquer à la Religion. Un Faussaire devient aisément Parjure. Il n'est pas possible d'être fidèle à Dieu, quand on est infidèle aux Homes.

Il y a une sorte de trahison & de perfidie à se servir de la Parole, qui ne nous a été do-

née que pour exprimer nos Pensées, dans le dessein de les couvrir d'un voile épais, & de nuire au Prochain, par des apparences que le Cœur dément. Desirs honteux d'un Gain fardé, à quoi ne portés vous pas les Hommes, d'un Esprit bas & intéressé ! Oui, il y a de la bassesse à couvrir ses Intentions sous des Nuages impénétrables, & à tendre une amorce à la bonne foi. Quand on ne souhaite rien que de juste, on ne craint point de manifester ses desirs, & quand on ne dit rien que de vrai, on n'a garde de s'envelopper dans des paroles louches & ambiguës.

On chérit un Enfant, dont la Langue sans fard

A peine du filet en or débarassé

Ne peut qu'en bégayant exprimer sa pensée.

B Q I L E A U.

La Société ne seroit elle pas plus agréable & plus sûre, si l'on en bannissoit ces Ames doubles, qui se plaisent à ourdir des trames dangereuses, à user de criminels artifices, & à couvrir de Fleurs l'Abîme qu'ils ont creusé. Ils perdent presque toujours en génie, ce qu'ils gagnent en intrigues. Pour moi, je le déclare, j'aime mieux qu'un Homme, qui manque de sincérité & de franchise, soit mon Ennemi à découvert, que s'il me tendoit des pièges sous l'apparence de l'Amitié. C'est se jouer de la Vertu, que de l'employer à couvrir le Vice. Il n'y a rien de plus criminel,

minel, que d'ajouter l'Hypocrisie à la Trahison. Le Roi Jean disoit, *Que si la Bone foi étoit bannie de dessus la Terre, elle devoit trouver un azile dans le Cœur des Rois.* Mais en faisant l'Eloge de la Sincérité, je ne prétens point faire celui d'une Naiveté imbécile, qui a sa source dans une mauvaise éducation, ou qui dérive d'un défaut d'esprit; beaucoup moins ai-je dessein de louer cette franchise grossière, souvent maligne, qui se plaît à mortifier le Prochain, en lui reprochant ses fautes avec aigreur, & sans user de ces sages ménagemens, qui font come le Passeport de la Correction, & qui la font recevoir avec docilité. La Sincérité n'exclut point l'observation des bienséances, & cette attention délicate à ne point choquer ceux dont on veut diminuer les défauts, ou dont on veut augmenter les Vertus. La Sincérité est prudente, elle fait prendre son tems, & saisir ces momens favorables, qui donent entrée à la Correction.

On doit distinguer la Sincérité, d'avec cette aimable Ingénuité, qui nait, pour ainsi dire, du Génie, & du fond des choses. L'Ingénuité ne raisonne point; elle coule de source; elle exprime simplement & sans détour, ce quelle pense, soit en bien, soit en mal; mais sans avoir en vûe de plaire,

ni de blesser Personne. On trouve divers exemples d'ingénuité dans les Fables de la Fontaine, & dans les Poësies du Chevalier de Cailli. Je me contenterai de citer ces Vers, au Cardinal de Richelieu,

*En vous adressant Vers ou Prose,
Grand Ministre, je le sai bien,
Je ne vous donne pas grand chose,
Mais je ne vous demande rien.*

On confond ordinairement la Naïveté avec la Candeur & l'Ingénuité; il y a pourtant quelques nuances entr'elles. Vous voies, Monsieur, que l'Ingénuité ne réfléchit guères; c'est un Enfant, qui exprime les choses come il les pense, & sans y chercher finesse. Son Pinceau conduit par les Graces ne peint que d'agréables Nudités, qui plairoient moins, si elles étoient mieux habillées. La Naïveté ne réfléchit guères d'avantage. C'est un Sauvage, qui ne veut pas se doner la peine de se vétir, & qui ignore les usages & les bienséances; il dit la Vérité, parce qu'il n'a pas l'art de la déguiser, à peu près come certaines Gens donnent l'Aumône, parce qu'ils n'ont pas la force de la refuser, ou come un Poirier produit des Poires, parce qu'il ne peut pas produire d'autres Fruits. L'Homme sincère, est un honête Homme, qui respecte la Vérité, & qui l'aime; mais qui pour
en

en étendre l'Empire ne s'érige point en Tiran des autres, & en Censeur public. Sa Candeur est l'image de la droiture de ses intentions, & de la pureté de son Cœur.

Les Historiens rapportent, que les *Perfes* détestoient la Fraude & le Mensonge. Il n'y avoit point de Temples pour lesquels les Païens eussent plus de vénération, que pour celui de la VÉRITÉ'. Les Philosophes en font l'objet de leurs recherches les plus appliquées, & la regardent come le bien le plus précieux. Les Anciens *Suisses* ne l'aimoient pas moins, & leur bone foi les rendoit célèbres.

Mais ce qui doit nous inspirer un respect infini pour la Vérité, c'est que DIEU même ne prend souvent d'autre titre que celui de DIEU DE VÉRITÉ': C'est lui qui en est la source, d'où découlent ces Ruiffeaux, qui désalterent les foibles Mortels. L'Homme sincère y trouve une fatisfaction la plus douce & la plus pure. Sa Parole, vaut un Serment; l'estime & la confiance publiques sont la récompense de son Amour pour la Vérité.

GENEVE.

NOU-



NOUVELLES

Et PARTICULARITEZ *Literaires.*

L'Académie des Belles Lettres de *Montauban*, a publié, depuis peu, un Recueil des Ouvrages lus dans ses Assemblées. Il est intitulé: *Mélanges de Poésie, de Littérature & d'Histoire, par l'Académie des Belles Lettres de Montauban &c.*

Cette Académie doit sa naissance à des Assemblées particulières de Gens de Lettres, qui se voioient un Jour de la Semaine, & se comuniquoient leurs Ouvrages. Elles comencèrent en 1730. M. *Le Franc*, alors Avocat Général, aujourd'hui Premier-Président de la Cour des Aides, jetta les fondemens de cette aimable Societé. La Tragédie de *Didon*, dont il est l'Auteur, lui aquit beaucoup de réputation, & donna de l'émulation aux Membres de ce Corps naissant. M. le Comte de *St. Florentin* leur obtint du Roi, en 1742. la permission de tenir des Assemblées publiques, & la première se tint le 25. Août de la même Année. Enfin LOUIS XV. leur acorda des Lettres Patentes, datées de *Dunkerque*, du Mois de Juill. 1744. Rien ne manque à l'Académie de
Mon-

Montauban, de tout ce qui peut illustrer un pareil Etablissement. Elle est composée de Membres très capables de lui faire tenir un rang distingué parmi les Compagnies Littéraires. Toutes les Années elle distribue un Prix d'Eloquence, dont elle est redevable à M. de *Verthamon*, Evêque de *Montauban*. Ce généreux Prélat a destiné une Bourse de Cent Jettons d'Argent, de la valeur de 250. L. à celui qui aura fait le meilleur Discours sur un Sujet relatif à quelque Point de Morale, tiré des Livres sacrés.

Dès l'Année 1743. l'Académie naissante fit imprimer un Recueil de ses Pièces, qui fût très bien reçu du Public. En 1745. elle en publia un second, non moins estimable; & enfin elle a donné le 3me que nous annonçons, & qui renferme de très beaux Morceaux.

Une très belle Ode de Mr. *Le Franc* sert de frontispice au nouveau Recueil. Voici la première Strophe.

*Ornement éternel des Voutes azurées,
Dieu des Arts, Dieu du Jour, Toi, qui, dans ces Contrées,
Conduis, sous un Ciel pur, ton Char éblouissant,
Ame de l'Univers, Astre immense & durable,
 Jette un Oeil favorable,
 Sur ce Temple naissant!*

Dans le même Recueil, on trouve encore
un

un beau Poëme Latin de Mr. *Le Franc*, adressé à LOUIS; XV. une *Ode à l'Envie*, par Mr. *de Claris*, Président de la Cour des Aides de *Montpélier*, qui offre des pensées & des images des Poëtes liriques les plus estimés; un Conte en Vers marotiques, intitulé *l'Origine des Lunettes*, & une *Epitre à l'Académie*, aussi en Stile de *Marot*, par Mr. *de Bernoy*, Secrétaire perpétuel de l'Académie; *Momus Censeur des Muses*, par Mr. *de Montlausier*, Doien de la Cour des Aides de *Montauban*; deux Discours de Mr. l'Abé *Bellez*, dans l'un desquels l'Orateur prétend, qu'il n'y a point de meilleur Citoïen que l'Home de Lettres, & dans l'autre que le Héros & l'Home de Lettres ont besoin l'un de l'autre, pour parvenir à la Gloire; une *Dissertation savante & agréable sur l'origine des Couronnes*, par Mr. *d'Aumont*, Procureur Général de la Cour des Aides de *Montauban*; une autre *Dissertation* de Mr. *de Grand-Val*, Conseiller au Conseil d'*Artois*, sur la composition des *Poëmes épiques*; le commencement de *l'Histoire de LOUIS II. Prince de Condé*, par Mr. l'Abé de *Monville*, Chanoine de *Bordeaux*. Toutes ces Pièces & diverses autres, que l'on trouve dans ce Recueil, exigeroient que nous donnassions des traits des beautés qui les caractérisent; mais nous nous étendrions trop,

&

& nous nous bornerons à un Morceau , qui nous a particulièrement frappé , par les Réflexions neuves , justes & délicates qu'il renferme : Ce sont des *Observations sur le génie d'Horace , de Despréaux , & de Rousseau* , par M. le Duc de Nivernois , ci-devant Ambassadeur de S. M. T. C. à Rome , & l'un des Associés de l'Académie dont il s'agit. Voici en précis les traits , sous lesquels Mr. le Duc de Nivernois , peint ces trois grands Poetes , qui ont beaucoup de rapport entr'eux , & dans qui peu de gens avoient aperçû , jusques ici , ce qui les caractérise particulièrement.

H O R A C E , dont le mérite est de réunir la finesse & le sentiment , sème tous ses Ouvrages des traits les plus flatteurs pour les Persones à qui il les adresse. Toutes ses louanges respirent un air de vérité. Veut il témoigner son respect & sa reconnoissance , il fait doner à ces sentimens froids , un ton piquant , sans qu'il cesse d'être affectueux. Dans ses *Poesies Liriques* , on trouve ce premier trait , cette première pensée du Peintre , qu'un coup de Pinceau transmet à la Toile , & qui la fait parler ; ces hardiesses d'enthousiasme , que la correction afoibliroit , & qui donent la vie au Tableau. Souvent il ne dit qu'un mot , & chaque mot est une chose , chaque chose est une pensée

ou une image. Il semble n'écrire que pour peindre, ou pour penser. Les *Satires* d'*Horace* sont ce que nous avons de plus parfait en ce genre d'écrire. Ce Poète porte une Lumière philosophique, sur les Mœurs de son tems. Il peint le Vice & la Vertu, & les colore avec les nuances les plus justes : C'est là son but. S'il ataque quelquefois les Sots Ecrivains de son Siècle, ce n'est qu'un Jeu pour lui, & non son Objet principal. Tant pis pour les mauvais Auteurs, qui se trouvent sur son passage ; il ne va pas les chercher. Le fond de son Ouvrage est une Morale vivante, enjouée & variée à l'infini. Dans chacune de ses *Satires*, on trouve quelque Précepte nouveau, paré de toutes les graces d'une Poésie familière, & d'une Peinture vive. Le Corps de ses *Satires* forme une Galerie de Tableaux. A l'égard des *Epitres* morales, elles renferment une Philosophie douce, riante, animée. La Raison, chez *Horace*, est aimable. Quand on lit les Ouvrages de ce Poète, on est sur le point de s'écrier : *Qu'il seroit délicieux de vivre avec un tel Homme!* Dans son *Art Poétique*, il se répand, come un Torrent, sur toutes les Matières qu'il traite. Sa course n'est pas réglée ; il laisse bien des choses derrière lui ; puis il revient sur ses pas. Il ramasse tout, il dit tout ;
mais

mais avec trop de chaleur, pour ne pas blesser la régularité. Il est précis, bref, coupé, & peut être même découfu, mais que les Lambeaux sont précieux ! Son *Art Poétique* est un Edifice, où tous les Ordres d'Architecture sont mêlés, & ne sont pas assés distingués ; mais le choix des Ornaments fait oublier leur désordre.

Les *Satires* de BOILEAU ne sont, à proprement parler, qu'un Recueil d'Observations Littéraires. Il n'en veut qu'aux mauvais Poètes ; il les ataque avec audace, & les poursuit avec acharnement. De tous les Anciens, qui lui ont servi de Modèles, *Horace* n'est pas celui qu'il a le plus imité. *Boileau* trouve mieux son compte avec *Juvenal* & *Perse*, dont les Ecrits portent l'empreinte d'un caractère sec & dur, & par conséquent analogue à l'inflexibilité de notre Satirique François. Celui-ci étoit un Poète Maître de son Art, un Ecrivain judicieux, un Home d'un goût sûr & d'une morale saine ; mais à côté de tant d'heureuses qualités, on entrevoit souvent un peu de stérilité, de sécheresse, & une certaine raison pesante & triste, qui cherche à convaincre plutôt qu'à persuader. Critique farouche & opiniatre, on aperçoit, dans tous ses Ouvrages, l'aigreur de son caractère. Il réunissoit le goût, la

la raison , & une conoissance infinie de sa Langue & de son Art. Tout cela en a fait un Versificateur excellent, un grand Ecrivain ; un peu plus de sentiment en auroit fait un Poète achevé. Il ne parle qu'à la Raison & à l'Esprit , parce qu'il n'a que de la raison & de l'esprit : Il leur parle à merveille ; & quand il trouve l'ocasion rare de saisir une Matière où cela fusse , il est supérieur à tout : C'est ce qu'on peut voir par son *Art Poétique*. Boileau manie , avec une adresse extrême , l'art si difficile des transitions. Tout est lié dans ses Ouvrages ; tout forme un total régulier & admirable ; mais il y manque quelquefois un peu de chaleur & de vivacité dans le coloris.

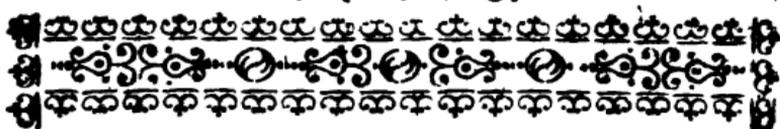
La *Poësie Lyrique* de ROUSSEAU est d'une élégance singulière. Ses images sont poétiques & parfaitement rendues. Il a porté la Rime au plus haut point de perfection. Un autre Talent, qui met un grand prix à ses Ouvrages , est celui de choisir heureusement ses expressions. Chaque mot est à sa place , & celui que Rousseau emploie est presque toujours celui qu'il falloit. Dans ses *Epîtres*, il cache un travail profond, sous l'air agréable d'une liberté élégante ; il réunit , dans ses Vers , la clarté , l'aisance , la noblesse & la naïveté. Il ne déclame pas ; il ne prêche pas ; il raisonne , il parle , il peint.

Ce Poète n'a point de Philoſophie dans l'Esprit, & il s'en pare presque toujours. Celle qu'il emprunte est acre, mordante, cynique. De là le fiel dont ses Plaisanteries & ses Préceptes sont imbibés. Furieux d'avoir perdu sa réputation, il traite, avec le Genre Humain en récriminant; & sa causticité naturelle, aigrie par son malheur, lui inspire une âcreté, qui fait ressembler quelques uns de ses Ouvrages; plutôt à des Libelles, qu'à des Apologies. *Rousseau*, nourri de la lecture des Anciens, avoit encore puisé dans les sources que lui avoient ouvertes *Marot* & *La Fontaine*. Aussi conte-t'il admirablement. Rien ne languit, tout marche, tout tend à la fin, & jamais il ne blesse cette unité précieuse d'où résulte la vraie beauté des Ouvrages d'esprit. Les Cantiques de ce Poète, qui sont pleins d'idées, de tours, d'expressions, d'images sublimes, deviennent froids, quand il faut parler le Langage affectueux. Tant qu'il veut peindre le Maître, le Créateur du Monde, le Dieu des Armées, le Fléau des Méchans, son Pinceau est d'une hardiesse & d'une noblesse inimitable. Mais faut-il peindre un Dieu, Père & Anſi des Homes; faut-il lui adresser l'hommage du cœur, *Rousseau* ne trouve plus

rien chez lui , & se sert mal-adroitement de ce qu'il emprunte.

M. le Duc de *Nivernois* dit , que *Boileau* & *Rousseau* manquoient l'un & l'autre de sentiment , & qu'il ne croit pas qu'ils aient jamais été amoureux. Ces deux Poètes , & sur tout *Rousseau* , ajoute-t'il , égalent & surpassent quelque fois *Horace* , par la manière de traiter les choses , mais non par le fond des choses mêmes :





L E T T R E

D'un Aveugle sur les Couletrs.

A Mr. C.

Quelle obligation ne vous ai-je point, *Monsieur!* Privé de la Vue dans un âge où j'ouvrois à peine les yeux; la Petite-Verole ne m'en a laissé que la forme; & ma Mémoire qui ne faisoit, pour ainsi dire, que de naître, ne m'a laissé qu'une foible idée & des Couleurs & des Objets. Vos yeux ont guidé mes pas, & éclairé mon Entendement: Je me suis consolé de la perte d'un Organe précieux par l'usage que vous avés sâ faire du vôtre, & vos lumières en dissipant les Ténèbres de mon Ame, m'ont rendu, en quelque sorte, le jour que je n'ai plus: C'est peu de me doner des Idées attachées aux Sens, de me comuniquer des Pensées qui dépendent de celui dont le Ciel m'a privé; vous avés perfectionné l'usage de ceux qui me restent, c'est par leur canal que mon Intelligence s'est ouverte, s'est développée, s'est agrandie si l'on peut s'exprimer

ainsi. Un jour, du moins, je l'espère, lorsque mon Esprit sera dégagé des liens du Corps, lorsque le sombre voile qui me dérobera la manifestation des Objets sera tombé, je verrai si l'idée que je me fais des couleurs a quelque rapport avec elles. J'avoue que je ne conois la Matière que très imparfaitement. Vous, *Monsieur*, qui conoissés beaucoup mieux que moi les propriétés des Corps, aprenés moi, je vous en supplie, si mes conjectures ont quelque vraisemblance, je vais vous les exposer.

Je sai que quelqu'un a prétendu qu'il y a une espece de convenance & d'harmonie entre les Couleurs & les Sons de la Musique, entre les Objets, de la Vue & ceux de l'Ouïe; mais je ne comprends pas comment deux organes si différens peuvent produire les mêmes états. Il me semble qu'ils ont chacun leurs fonctions, qui ne se confondent point, & que leur Empire, est en quelque manière, tellement séparé, qu'ils ne peuvent guères anticiper l'un sur l'autre.

On m'a assuré qu'un Aveugle distinguoit les différentes Couleurs par l'atouchement. Il faloit, pour faire ce discernement, que ce sens fut chés lui, d'une extrême délicatesse, qu'il eut en quelque sorte, les Yeux au bout des Doigts, & qu'il eût vû les couleurs.

pour

pour s'en rapeller l'idée & les comparer entre-elles. Le souvenir, qui m'en reste est si léger, que cette sensation, que j'ai cependant très fine, ne peut suffire pour operer cette distinction : Ma Mémoire ne sauroit remonter au tems de mon enfance ; les Objets font alors une si foible impression sur nous quelle s'éface bientôt, si les mêmes Objets ne la renouvellent. Quand on me tourne du côté du Soleil, j'aperçois quelques lueurs confuses, mais elles se brouillent & se confondent ; toutes les Couleurs se noient & se perdent dans le rouge, qui me frappe seul, & qui teint tout ce qui m'environne, qui semble s'approcher de moi, & vouloir me heurter, en ne laissant entre les Objets aucune distance.

J'ai été bien aise, *Monsieur*, de vous exposer mon état avec franchise, afin que vous jugiés mieux de la nature de mes Pensées, par celle de l'impression que les Objets font sur moi. Le caractère de la Matière & des Corps m'étant peu connu ; j'ai essayé d'en déviner les propriétés en les comparant avec les Etres spirituels & métaphisiques, tels que sont les Passions de l'Ame, étant Homme, & Homme très sensible, je n'en puis ignorer les qualités ; il semble même que la Providence ait voulu me dédomager de ce côté, de ce

quelle me fait perdre de l'autre ; si l'on peut appeler dédomagement, le vif sentiment des Passions. Mais començons cet examen.

Vous m'avez appris qu'il y a sept couleurs principales, ou primitives, dont toutes les autres sont composées ; les voici, dans leur ordre naturel, autant que je m'en souviens. Le premier rayon, qui sort, pour ainsi dire, du Prisme, & se sépare du Faisceau, est couleur de feu, le second orangé ; le troisième jaune ; le quatrième verd ; le cinquième bleu ; le sixième indigo ; enfin celui qui s'élève au dessus des autres, est le violet. Il y a aussi sept Passions principales, ou primordiales dont toutes les autres sont composées, & qui nous agitent plus ou moins. Comptons les ; la Colere, l'Envie, la Vengeance, l'Ambition, l'Avarice, l'Amour, & la Paresse, qui est come le contrepoids des autres Passions, & qui les anéantit, pour ainsi dire, come le Noir est l'extinction de toutes les couleurs.

Ne vous paroît-il pas, *Monsieur*, que la Colere, ressemble assez bien au rouge ; elle a son apreté & sa roideur, elle embrase notre Cœur, & blesse notre Esprit, come la rouge offense nos Yeux, les irrite, & les déchire, en quelque sorte.

*Furons ; j'aperçois la Colère ;
De la Raison qui nous éclaire ,
Son soufle obscurcit le Flambeau ;
Sous ses pas nait la Perfidie ;
Dans sa Main , au Crime en hardie ,
Brille un Sacrilege Couteau.*

LA MOTTE.

L'Envie ne peut être mieux représentée que sous l'Emblème de la couleur jaune, ou orangée. Le poison dont elle infecte l'Envieux le ronge & le dessèche. Il pâlit à la vue de la prospérité du Prochain, & son bonheur fait son infortune.

*Les noirs Complots, les Libelles horribles
De l'Envieux sont les Armes terribles ;
Et pour flétrir la gloire d'un Rival
Crime, ou Vertu, tout lui devient égal.*

A l'égard de la Vengeance cruelle, je la comparerois au Violet. Elle a quelque chose de sombre, de noir, & de farouche ; elle aime le sang & le carnage, & ne craint pas de se perdre elle même, pourvû qu'elle perde son Ennemi.

*O Ciel ! qu'elle afreuse tempête !
Antoine respectés la tête
De Brutus & de Ciceron ;
Mais le Fer a tranché leur Vie !
Quoi ! leur Amour pour la Patrie
Seroit-il une trahison ?*

L'Ambition n'est guères moins funeste que la *Vengeance*, & ne produit pas des effets moins sinistres. Tantôt elle s'élève fièrement au dessus de ses Egaux, pour les écraser ou les éclipser; tantôt elle rampe avec bassesse, pour parvenir au Poste où elle aspire. A quelle infamie ne descend elle point dans l'espérance de monter? De quelle injustice, de quelle barbarie, n'est elle point capable, pour se maintenir dans la place qu'elle a usurpé? Que de souplesses, que de trahisons pour éloigner un Concurrant redoutable! Que de lâches flateries pour ménager & gagner un Protecteur puissant! Il me paroît que l'*Indigo* a quelques rapport avec une *Passion* qui ne se signale que par les fureurs, dont la fausse grandeur ne brille qu'au milieu de la Foudre & des Eclairs, & qui nomme Vertu ce que l'Equité appelle crime.

*Quels traits me presentent vos fastes
Impitoyables Conquérans?*

Des vœux outrés, des projets vastes

Des Rois vaincu par des Tirans;

Des Murs que la Flame ravage,

Des Vainqueurs fumant de carnage;

Un Peuple au fer abandoné;

Des Mères pales & sanglantes,

Arrachant leurs Filles tremblantes

Des Bras d'un Soldat éfrené.

ROUSSEAU.

Je

Je ne fai que vous dire de l'Avarice, ni à quelle couleur la comparer. Je la conois si peu ; son aspect est si dur & si raboteux, que je crains quasi d'en approcher. Passion qui dégrade l'Home, en l'assujettissant à de vils Métaux ; un Home qui est esclave de l'Or & de l'Argent, qui ne forme des projets que pour en amasser, qui n'a des mains que pour compter des Espèces, & de plaisir que celui de les entasser l'une sur l'autre, mérite à peine le titre d'Home. Inutile à la Societé, il enfouit un bien qui devrait lui appartenir, & qui n'a de prix qu'en se communiquant, & entrant dans le Commerce. Mais ce n'est pas la Censure de l'Avarice que vous atendez de moi ; c'est sa Comparaison avec une des Couleurs primodiales. En éfet, elle est une des premières Passions de l'Home ; elle nait avec nous, l'age l'augmente, & elle ne s'éteint qu'avec la vie : L'Avare craint même moins de la perdre, que de perdre ses richesses. Savés vous bien, *Monsieur*, & vous allés être fort surpris, que je comparerois l'*Avarice* à la Couleur verte. Vous voies bien que ce n'est que par oposition, & come on compare la Vertu, au Vice, & le bien au mal. En éfet, la Verdure est la livrée de la fertilité & de l'abondance : C'est lors que la Terre est verte, quelle se couvre
de

de Fleurs & de Fruits: Au lieu que l'Avarice traîne par tout à sa suite la stérilité & la disette. L'Avare est moins riche de ce qu'il possède, qu'il n'est pauvre de ce qu'il n'a pas.

*Pour le plus grand des biens son Cœur met la richesse.
Loin de lui fuit l'aimable Paix.
Il desire sans cesse;
Et ne jouit jamais.*

Venons à des Passions plus douces, plus convenables à l'Homme & qui ont quelque chose de plus velouté & de plus agréable. Il nous reste à comparer l'Amour & la Paresse. Pour l'Amour, il ressemble, n'est-il pas vrai, au bleu céleste? Son origine est divine; il anime toute la Nature; il multiplie toutes les espèces de Créatures, & les immortalise, en quelque sorte.

*C'est de ce Dieu puissant dont les Etres divers
Tiennent le sentiment, la lumière & la vie.
Et son Flambeau divin échauffe fortifie
Ces Corps nombreux qui forment l'Univers.*

A l'égard de la Paresse, elle fera blanche, ou noire come vous le voudrés. Blanche pour ceux qui la regardent come une Vertu, parce qu'elle nous éloigne du Crime; noire pour ceux qui la considèrent come un Vice
qui

qui éteint les Talens & les qualités propres à la Societé.

Que la Paresse est détestable !

Je le crois en bon Citoyen.

Mais que c'est un métier aimable

Que celui de ne faire rien.

Je me figure quelquefois le plaisir que j'aurois si je pouvois voir un jour ces couleurs si riantes & si variées dont je n'ai aujourd'hui qu'une idée défectueuse. Quel ravissement si, tout à coup, le rideau qui me cache ce magnifique & vaste Spectacle, dont vous me parlez quelquefois, venoit à tomber ! Si je pouvois voir & contempler tous ces différens Objets que présente le Théâtre de la Nature ; ce Soleil si majestueux, qui se lève avec tant d'éclat & de pompe, dont le cours est si réglé, qui éclaire & échauffe l'Univers, qui fait naître & éclore cette multitude immense de Fleurs & de Plantes qui tapissent la Terre, & offrent aux Animaux qui l'a couvrent une nourriture abondante & délicate ! Que je me plaindrois à considérer cette Pépinière d'Etoiles, qui semblent ne paroître que pour consoler les Humains de l'absence du Soleil, & rendre la Nuit moins affreuse. Hélas ! cette triste Nuit est éternelle pour moi ; jamais elle ne plie ses sombres Voiles
pour

pour faire place à l'Aurore. Jamais je ne verrai l'émail des Près, les couleurs variées des Fleurs & des Oiseaux, ni le brillant des Etoiles. Leurs jeux, leurs rapports, cette diversité qui ne sert qu'à faire mieux briller leur harmonie, sont perdus pour moi : Des ténèbres épaisses m'environnent; tous les Objets semblent me fuir, & il ne me reste que vôtre Amitié.

Je suis avec la plus parfaite estime &c.



LE BARON DE L***. dupé par une Coquette.

AVANTURE récente.

PARIS est fans doute une des Villes de l'Europe, qui mérite le mieux la curiosité des Etrangez, & où ils se rendent, avec le plus d'empressement. Mais si cette Capitale de la France est très propre à former de jeunes Gens de distinction, elle leur offre en même tems une multitude de pièges, presque inévitables. Il faut une rare prudence & beaucoup de bonheur pour éviter ceux que tendent continuellement de rusés Filoux & des Coquettes remplies de manège : Aussi la plupart font une expérience fâcheuse des dangers auxquels on y est exposé.

Il y a quelques Mois qu'un Gentilhomme Allemand se rendit à Paris, sous la Conduite d'un ancien Pédagogue, qui usurpoit le titre de son Gouverneur. Deux Domestiques formoient son Cortège. L'un d'eux aiant sçû gagner la confiance de l'espèce de Savant qui dirigeoit nôtre jeune Home, il lui fit quitter la livrée, se déchargea sur lui du soin de l'accompagner, tandis qu'il goûtoit au coin de sa Cheminée le plaisir de fumer sa Pipe, ou
de

de vuidier à long traits nombre de Bouteilles de Vin ou de Liqueur.

On se figurera aisément qu'un jeune Homme aussi peu observé, ne pouvoit manquer d'essuier quelques unes de ces aventures disgracieuses, si communes dans une Ville come *Paris*. Il en fût cependant long-tems exempt, par l'attention du Domestique, qui avoit une certaine expérience, & qui le soustraisit à bien des embûches. Enfin s'étant lui même laissés prendre, il ne pût garantir son Maître d'une Aventure des plus risibles & des plus singulières.

Le Baron de L***. c'étoit ainsi que notre jeune *Allemand* se faisoit nommer, étoit d'une de ces figures qu'on remarquoit plû-tôt par la richesse des Habits & par la simplicité de ses Manières, que par cet air de distinction qu'on observe si généralement dans la Noblesse en *France*. Le moindre Connoisseur voioit en lui un Homme fort propre à être dupé. Il n'échapa pas aux regards d'une jeune Fille d'environ dix neuf ans, qui fécondée d'une bone vieille Matrone, épioit tous les nouveaux Débarqués pour les mettre à contribution. Etant un jour à la Comédie *Italienne*, elle vit le Baron avec son fidèle *Argus*. Elle suivit ce Spectacle, où il étoit très assidû, & ayant remarqué qu'il avoit une Loge de préférence, elle y fit arrêter deux Places.

Il n'est pas difficile à une personne qui a des Agrémens & qui joint tous les avantages que peut procurer la Coquetterie la plus raffinée, de fixer l'attention d'un Cavalier de dix neuf ans. Nôtre Allemand fut tout yeux pour la considérer. Elle s'en aperçut avec plaisir, mais ne voulant rien précipiter, elle ne lui fournit point encore l'occasion de lui parler. Le lendemain le Baron de L... se rendit de très bonne heure à la Comédie dans l'espérance d'y retrouver celle qui, la veille, avoit fait une si vive impression sur lui. Elle y vint en effet, mais un peu tard, & en entrant dans la Loge, elle laissa tomber son Evantail, que le Baron releva & lui offrit en tremblant. Nôtre Nimphe le remercia d'un air gracieux, mais réservé, qui lui persuada, qu'il avoit affaire à la personne du monde la plus retenüe. Quelques mots que son *Mentor* lui dit, l'obligèrent à ne plus regarder si atentivement la personne qui l'occupoit; celle-ci, qui prêtoit l'oreille à tout, s'en aperçût & résolut d'éloigner ce fâcheux.

Elle avoit come la plûpart de ces Créatures, un Soldat aux Gardes pour Protecteur. Persuadée que l'Etranger qu'elle guettoit aussi bien que son Surveillant, étoit Allemand, elle ne douta pas qu'on n'engageât facilement ce dernier à préférer au plai-

plaisir du Spectacle, celui de boire quelques Bouteilles de Vin de *Champagne*. Le Soldat fût donc aposté, pour lui en faire la proposition & le détermina à quitter le Spectacle, pour aller chez un Traiteur.

Nôtre Donfelle, délivrée d'un Spectateur importun, crût qu'il n'étoit plus nécessaire de garder beaucoup de ménagement. Elle lia une Conversation assez vive avec le Baron, & fit si bien, qu'il lui demanda la permission, au sortir de la Comédie, de l'accompagner chez elle. Elle s'en défendit beaucoup; mais un faux pas, qu'elle fit à propos, fournit à la vieille Matrone l'occasion de lui demander son secours pour les conduire au Carosse, & où il entra sans façon avec elles. Le Baron transporté de joie ne s'aperçoit pas que le Cocher faisoit quantité de détours avant que d'arriver dans une petite Rue, fort étroite, où il s'arrêta enfin.

Le Cavalier donna la main aux Dames & les conduisit dans un Apartement assés propre. Il voulut prendre congé; mais la vieille Matrone lui dit, qu'après la Complaisance qu'il avoit eû, elle espéroit, qu'il voudroit bien encore avoir celle de leur faire Compagnie à souper; qu'il y auroit quelques Amies qui contribueroient à lui faire passer le tems agréablement. En éfet diverses

Per-

Persones de leur Ordre s'y trouverent dans l'instant. Le Soldat aux Gardes, revêtu d'un Habit très propre, y vint après avoir laissé l'Argus du Baron en otage, chez le Traitent où il l'avoit conduit.

Le Souper fût très gai & lors qu'à force de Vin, on eût mis le Baron au point où on le vouloit, la Compagnie s'éclipsa peu à peu. Il resta seul, avec la Nymphé, qui ne lui fût pas critique. Un profond sommeil s'étant ensuite emparé de ses sens, on fit revenir le Soldat, qui n'étoit pas fort écarté, & on comença une recherche exacte des Efets que ce jeune Homme pouvoit avoir sur lui. Une très belle Montre d'Or, & une Tabatière de même Métal, n'étant point capables de satisfaire l'avidité de ces impitoyable Sang-sues, elles voulurent se dédomager par ses Habits, de ne lui avoir point trouvé autant d'argent, qu'elles comptoient; & pour ne pas le laisser nud, ou plutôt pour pousser plus loin les marques de leur dépit, on le revêtit d'un Habit de Fille assez mal propre. Dans cette équipage grotesque le Soldat le conduisit à la Rue en criant au Guêt. Une Escouade étant acourrue, il lui dit, qu'il venoit de faire rencontre d'une Coureuse de nuit, qu'il remettoit à ses soins.

Le Baron qui n'avoit point en le tems de se reconoitre & qui avoit perdu, dans le Someil, les idées de ce qui lui étoit arrivé, ne favoit a quoi attribuer son étrange Métamorphose. Il falut suivre ses Conducteurs dans une Prifon où il fût détenu quelques jours. Enfin aiant obtenu son élargiffement, il alla retrouver les Gens, qui étoit dans une grande inquiétude sur son compte. Le dépit d'une telle Avanture le déterminâ à partir quelques jours après pour l'Allemagne, en maudiffant de bon cœur, non-feulement tous les Parisiens, mais encore toute la Nation Françoife.





LE BANDEAU DE L'AMOUR.

F A B L E.

L'Amour indisposant chaque jour tous les Dieux,
Jupiter résolut de l'exiler des Cieux ;
 Mais sur le bruit de sa disgrâce.
 Sa Mère vint demander grace.
 Et que ne peuvent deux beaux Yeux ?
Jupiter, plus qu'un autre, aimoit ce doux langage :
 Qu'il reste dans le Firmament,
 Je le veux, dit ce Dieu, mais qu'il soit prudemment
 Dépouillé de tout son bagage,
 De son Carquois, de son Bandeau,
 De ses Traits, & de son Flambeau.
 Ce nouvel Arrêt s'exécute ;
 L'Amour est dépouillé ; nouveaux cris de *Cipris* ;
 Que veut-on à présent que devienne son Fils ?
 L'affaire, de rechef, amplement se discute.
 A la pluralité des Voix,
 Pour apaiser tout le tapage,
 Le Dieu mâlin obtint de reprendre, à son choix,
 Ce qu'il aime le mieux de tout son Equipage.
 O vous, qui ressentés les amoureux desirs,
 Dévinez-vous le choix de l'Enfant de *Cithère* ?
 Il reprit son Bandeau ; j'en conçois le mystère :
 Sans les Illusions que seroient nos Plaisirs ?



E N I G M E.

JE suis un Ambigu de la Nature humaine,
 Je présente aux Mortels un Visage odieux,
 Le Soleil cependant n'est pas plus radieux ;
 Je traverse la Mer ; je ravage la Plaine,
 L'Amour ne peut, sans moi, triompher des Humains.
 Du redoutable *Mars*, j'embélis les Destins
 Et sous ses Etendars j'enchaîne la Victoire ;
 Mais six Mois de l'Année enfermé dans un trou,
 Je ne fréquente alors que le triste Hibou,
 Et je laisse oublier mes travaux & ma gloire.

L O G O G R I P H E.

COmpagne sage de la Science,
 La Vérité me suit toujours :
 Et l'on ne trouve l'évidence
 Fort souvent que par mon secours.
 Treize pieds forment ma structure ;
 Combine les, & je te jure,
 Que tu trouvera, cher Lecteur,
 Ce sage & prudent Gouverneur
 Qui conduisit par son adresse,

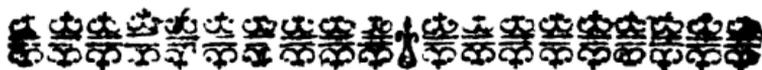
Le Fils d'Ulisse à la Sageffe ;
 Ce qui de tous braves Soldats
 Sans cesse acompagne les pas ;
 Cette fameuse Magicienne
Qui retint quelque tems , par ses charmes trompeurs,
 De la Religion Chrétienne ,
 Un des plus vaillans Défenseurs ;
 Le terrible Dieu de la Guerre ;
 Lé plus cruel des Empereurs ;
 La Reine de toutes les Fleurs ;
 Celui des Juges de l'Enfer ,
 Qui tient en Main l'Urne fatale ;
De l'Univers entier jadis la Capitale ;
 Les Mortels , qui dans l'Univers ,
 De Dieu sont la vivante Image ;
Le plus sage des Grecs ; ce célèbre Impositeur
Qui des Murs d'*Iliou* causa l'afreux ravage ;
 L'ouvrage du Dieu Créateur ;
Ce qui desespéra plus d'un fameux Poète ;
 La Robe ordinaire du Bal ;
De tous Prélats Chrétiens l'ornement principal ;
 Deux Mois de l'Année ; un Prophète ,
 Enseveli pendant trois jours ,
 Dans le Ventre d'une Baleine ;
 Celle des doctes Sœurs qui chante les amours ;
 Un Arbre ; un Elément ; deux jours de la Semaine ;
 Ce qui jamais n'habite aux petites Maisons ;
 Un fameux Magicien ; trois Notes de Musique ;

L'Épithète qu'un Satirique ,
 Prouve par de bones raisons ,
 Être le Lot de tous les Hommes ;
 Ce qui nous garantit des injures de l'Air ;
 Ce qui n'est jamais où nous somes ;
 Un Oiseau qui passe la Mer ;
 Une partie de l'Année ;
 Deux portions de la Journée ;
 La plus triste Couleur , le plus riche Métal ;
 Les Descendans d'Enée ; un stupide Animal ;
 D'un Chien l'ordinaire défense ;
 Trois Apôtres ; un Roi de *France* ;
 Le pénible outil des Forçats ;
 Certain Livre qui plait bien plus que Livre d'heure ;
 Ce Mont , fameux par ses dégats ,
 Que l'on dit être la demeure
 De ce Géant audacieux ,
 Que foudroia le Roi des Cieux ;
 Un des Sinonime de Diable ;
 Ce que tu perds en me lisant ;
 Une Ville infame , exécration ,
 Sur laquelle le Tout-Puissant
 Lança les feux de son Tonnerre ;
 Un Trésor , sans lequel on ne peut être heureux ;
 Une partie de la Terre ;
 Ce qui dans le Désert fut le Pain des *Hébreux* ;
 Ce grand Joueur de Luth , célèbre dans l'Histoire ,
 Et un Dauphin garantit de la fureur des Eaux .

Ce qui fit tant d'honneur au fameux *Despréaux* ;
 Une Ville au bord de la Loire ;
 La Déesse de tous Chasseurs ;
 Ce dont se sert l'Amour pour blesser tous les Cœurs ;
 Ce fortuné Mortel , qui gagna la tendresse ,
 De la plus aimable Déesse ;
 La Montagne sacrée , où Dieu dicta sa Loi ;
 Surnom respectueux , que nous donons au Roi.
 Mais enfin finissons ; sans tarder d'avantage ,
 Je te déplais par ma longueur ;
 Sache pourtant , Ami Lecteur ,
 Que de mes Atributs je supprime une page.

VISAGE est le mot du Logogriphe du
 Mois de Juin.





T A B L E.

R emarques sur le Psaume XXII.	P. 3
Lettre sur le Changement que le Pêché peut avoir causé à la Terre.	25
— A Melle. B.....e sur l'Hist. de Mad. de Maintenon.	42
— Sur cette Question, En quoi consiste le véritable Héroïsme &c.	53
EVE sortant des mains du Créateur, Idille.	62
Vers à Melle. X.	66
Eloge de la Sincérité.	68
Particularités sur l'Académie de Montauban.	74
Observations sur le genie d'Horace, de Des- préaux & de Rousseau.	77
Lettre d'un Aveugle sur les Couleurs.	83
Le Baron de L... dupé par une Coquette; Avanture récente.	93
Le Bandeau de l'Amour. Fable.	99
Enigme & Logogriphe.	100